

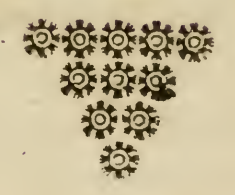
DUKE UNIVERSITY
LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature

LETTRES

D'UNE

PERUVIENNE



A PEINE.

Paris, 1747

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/lettresduneperu00graf

RBR
G736LE

AVERTISSEMENT.

SI la vérité, qui s'écarte du vraiſemblable, perd ordinairement ſon crédit aux yeux de la raiſon, ce n'eſt pas ſans retour ; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant ſon Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en préſentant au Public les Lettres d'une

504722

jeune Péruvienne, dont le ſtile & les penſées ont ſi peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuſe qu'un injuſte préjugé nous a fait prendre de ſa nation.

Enrichis par les précieuſes dépouilles du Perou, nous devrions au moins regarder les habitants de cette partie du monde, comme un peuple magnifique; & le ſentiment de reſpect ne s'éloigne gueres de l'idée & de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'ac-

cordons du mérite aux autres nations, non ſeulement qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, mais qu'autant que leur langue ſe raproche de notre idiome. *Comment peut-on être Perſan.*

Nous mépriſons les Indiens; à peine accordons-nous une ame penſante à ces peuples malheureux, cependant leur hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde; nous y trouvons par tout des monumens de la ſagacité de leur eſprit,

504722

& de la ſolidité de leur philoſophie.

L'apologiſte de l'humanité & de la belle nature a tracé le crayon des mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, dont le ſujet a partagé la gloire de l'éxécution.

Avec tant de lumieres répandues ſur le caractere de ces peuples, il ſemble que l'on ne devroit pas craindre de voir paſſer pour une fiction des Lettres originales, qui ne ſont que

développer

developer ce que nous connoiſſons déja de l'eſprit vif & naturel des Indiens; mais le préjugé a-t-il des yeux? Rien ne raſſure contre ſon jugement, & l'on ſe ſeroit bien gardé d'y ſoumettre cet Ouvrage, ſi ſon Empire étoit ſans borne.

Il ſemble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même; on devinera aiſément, qu'étant compoſées dans une langue, & tracées d'une maniere qui nous ſont également in-

connues, le recueil n'en ſeroit pas parvenu juſqu'à nous, ſi la même main ne les eût écrites dans notre langue.

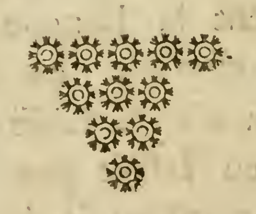
Nous devons cette traduction au loiſir de *Zilia* dans ſa retraite. La complaiſance qu'elle a eu de les communiquer au Chevalier Déterville, & la permiſſion qu'il obtint enfin de les garder, les a fait paſſer juſqu'à nous.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du ſtile, combien

combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſuprimer (ſur tout dans les premieres Lettres) un grand nombre de termes & de comparaiſons Orientales, qui étoient échapées à Zilia, quoi qu'elle ſçût parfaitement la Langue Françoiſe lorſqu'elle les traduiſoit ; on n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On

On a cru auſſi pouvoir donner une tournure plus intelligible à de certains traits metaphiſiques, qui auroient pû paroître obſcurs, mais ſans rien ïchanger au fond de la penſée. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.





LETTRES D'UNE PERUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZA! mon cher Aza! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipez avant d'arriver juſqu' à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attens que ton amour vienne briſer les chaînes de mon

 eſclavage:

efclavage : hélas! peut-être les malheurs que j'ignore font-ils les plus affreux! peut-être tes maux furpaffent-ils les miens!

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes; mais ma douleur, mes craintes, mon defefpoir, ne font que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie? Ton courage t'a-t-il été funefte ou inutile? Cruelle alternative! mortelle inquiétude! ô, mon cher Aza! que tes jours foient fauvez? & que je fuccombe, s'il le faut, fous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible (qui

auroit dû être arraché de la chaîne du tems, & replongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies, m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour ; retenuë dans une étroite captivité, privé de toute communication, ignorant la Langue de ces hommes féroces, je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans une abîme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touché de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n'entendent

dent pas mieux les cris de mon défefpoir.

Quel eſt le peuple affez féroce pour n'être point émû aux fignes de la douleur ? Quel defert aride a vû naître des humains infenfibles à la voix de la nature gémiffante ? Les Barbares ! Maîtres *Dyalpor* * fiers de la puiffance d'exterminer ; la cruauté eſt le feul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ? fi ma vie t'eſt chere, inftruis-moi de ta deftinée.

Hélas ! que la mienne eſt changée ! comment fe peut-il, que des jours fi femblables entr'eux, ayent

* Nom du tonnerre.

par rapport à nous de si funestes différences ? Le tems s'écoule ; les tènébres succédent à la lumiere ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos * & profitant

* Un grand nombre de petits cordons

tant du ſilence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouër, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de nôtre amour & de nôtre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture

dons de différentes couleurs dont les Indiens ſe ſervoient au défaut de l'écriture pour faire le payement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les Actions mémorables de leurs Incas.

ture fidelle de nos actions & de nos ſentimens, comme il étoit autrefois l'interprête de nos penſées; pendant les longs intervalles que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems, lorſqu'un bruit confus reveilla mes eſprits & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes * s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours; je cachai précipitamment *mes Quipos* ſous un pan de ma robbe, &

* Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes, l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

& je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux? Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavez du Temple enſanglantez ; l'image du Soleil foulé aux pieds ; nos Vierges éperduës, fuyant devant une troupe de ſoldats furieux qui maſſacroient tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage ; nos *Mamas* * expirantes ſous leurs coups, dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute

* Eſpéce de Gouvernantes des vierges du Soleil.

toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent jusqu'au sentiment de mon malheur.

Revenuë à moi-même, je me trouvai, (par un mouvement naturel & presque involontaire) rangée derriere l'autel que je tenois embrassé. La, je voyois passer ces barbares ; je n'osois donner un libre cours à ma respiration, je craignois qu'elle ne me coutât la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vuë des ornemens précieux répandus dans le Temple : qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoient davantage ; & qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je

jugeai que le larcin êtoit le motif de leur barbarie, & que pour éviter la mort, je n'avois qu'à me dérober à leurs regards. Je formai le dessein de sortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *aut Capa Inca* * du secours & un azile pour mes Compagnes & pour moi : mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter : ô, mon cher Aza, j'en frémis encore! ces impies oserent porter leurs mains sacriléges sur la fille du Soliel.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du Temple, j'ai vû pour la premiere fois

* Nom générique des Incas regnans.

fois le seüil de la porte Céleste que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la Royauté; * au lieu de fleurs qui auroient été semées sous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de sang & de carnage, au lieu des honneurs du Trône que je devois partager avec toi: esclave sous les loix de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison: la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étenduë de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps

* Les Vierges consacrées au Soliel, entroient dans le Temple presque en naissant, & n'en sortoient que le jour de leur mariage.

corps ſatigué par les tourmens de mon ame; mais, cher ſoutient de ma vie, que tant de maux me ſeront legers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſéde, mon cher Aza, c'eſt le tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprête à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de mon ſort. Hélas! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer juſqu' à toi ? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ;

encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſugerrera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* * fidéle qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur ! Il te verra, mon cher Aza ; je donnerois tous les jours que le Soliel me deſtine pour jouïr un ſeul moment de ta préſence.

* Meſſager.



LETTRE

LETTRE DEUXIEME.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux Citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, & qui l'a remis dans tes mains! Que *Pachammac* * prolonge ses années, en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'Amour me sont ouverts;

* Le Dieu créateur, plus puissant que le Soleil.

ouverts ; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enyvre. En dénoüant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une Mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompuës ! Tant de bonheur êtoit l'objet de mes déſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je craignois pour tes jours ; le plaiſir êtoit oublié, tu me rends tout ce que j'avois perdu. Je goûte à longs traits la douce ſatisfaction de te plaire, d'être louée de toi, d'être approuvée par ce que j'aime. Mais, cher Aza, en me livrant à tant de délices, je n'oublie pas que je te dois ce que je ſuis.

ſuis. Ainſi, que la roſe tire ſes brillantes couleurs des rayons du Soleil, de même les charmes qui te plaiſent dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu êtois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans le néant, où mon ſexe eſt condamnée. Peu eſclave de la coutume, tu m'en as fait franchir les barrieres pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pû ſouffrir qu'un être ſemblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu - as voulu que nos divins *Amutas* * ornaſſent mon enten-

* Philoſophes Indiens.

entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie, ſans le deſir de te plaire, aurois-je pû me reſoudre d'abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le deſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour & que l'amour rend voluptueuſes ; je ne ſerois que l'objet de tes yeux ; l'abſence m'auroit déja effacé de ton ſouvenir.

Mais, hélas ! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes

craintes

craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon ſecours; tu-es inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé. Non, mon cher Aza, au milieu de ces Peuples féroces, que tu nommes Eſpagnols, tu n'eſt pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit, tu crois ſincéres, les promeſſes que ces barbares te font faire par leur interprête, parce que tes paroles ſont inviolables; mais moi qui n'entend pas leur langage; moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée,

pée, je vois leurs actions.

Tes Sujets les prennent pour des Dieux, ils se rangent de leur parti: ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine. Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puisque l'Incha *Viracocha** en a prédit la destruction.

Achette ta vie & ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors; il ne te restera

* *Viracocha* étoit regardé comme un Dieu : il passoit pour constant parmi les Indiens, que cet Incas avoit prédit en mourant que les Espagnols détrôneroient un de ses descendans.

tera que les dons de la nature. Nos jours ſeront en sûreté.

Riches de la poſſeſſion de nos cœurs, grands par nos vertus, puiſſans par notre modération, nous irons dans une cabane jouïr du ciel, de la terre & de nôtre tendreſſe.

Tu ſeras plus Roi en régnant ſur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma ſoumiſſion à tes volontez te fera jouïr ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéïſſant je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe ; ton Diadême * ſera toujours l'ouvrage de mes

* Le Diadême des Incas, êtoit une eſpéce

mes mains, tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, cher ame de ma vie, tu t'es plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies, dont tes viſites êtoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes Sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contraintes ? Ne ſerois-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'eſt point changé, pourquoi le tien le ſeroit-il ?

eſpéce de frange. C'êtoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

J'aime, je vois toûjours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de sa vûë; je me rappelle sans cesse ce jour fortuné, où ton Pere, mon souverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir reservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du Temple; * je me représente le spectacle agréable de nos Vierges, qui, rassemblées dans un même lieu, reçoivent un nouveau lustre de l'ordre admirable qui régne entr'elles : tel on voit dans un jardin l'arrangement des plus belles fleurs ajouter encore de l'éclat à leur beauté.

Tu

* L'Incas regnant avoit seul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil Levant, dont la tendre lumiere prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos jouës le coloris de la modestie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautez ensemble. Nous n'avions jamais vû que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le silence régnoient de toutes parts. Je ne sais quelles êtoient les pensées de mes Compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli. Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du

plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vûë; mais tu tournas tes pas vers moi, le reſpect me retint.

O, mon cher Aza, le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera toujours cher. Le ſon de ta voix, ainſi que le chant mélodieux de nos Hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire

mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui ſe rencontrerent, & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pû nous tranſmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & ſentie, avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante ſur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la ſublime Théologie de nos *Cucipatas*, * je pris le feu qui m'animoit

* Prêtres du Soleil.

m'animoit pour une agitation divine, je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite : j'en soupirai, mais après ton départ, j'examinai mon cœur & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi : tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes Compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence ; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entr'elles, vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux

veaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton Empire, * mais depuis que je t'avois vû, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue ; accoutumée au nom ſacré d'épouſe du Soleil, je bornois mon eſpérance

* Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouſer leurs ſœurs, & quand ils n'en auroient point, de prendre pour femme la premiere Princeſſe du Sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

pérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon aimable Aza, c'eſt toi qui combla mon ame de délices en m'apprenant que l'auguſte rang de ton épouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi cours au gré de nos deſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O, mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême

me jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flatteuſe pour mon cœur ! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte! Hélas, le moment fortuné étoit arrivé ! quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte ? Quel Dieu punit ainſi l'innocence & la vertu ? ou quelle Puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes ? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza !...

LETTRE TROISIEME.

C'EST toi chere lumiere de mes jours ; c'eſt toi qui me rappelles à la vie ; voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens. Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuſe ſe préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi, je mourrois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie,

&

& je t'en fais un ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées ? Comment me rappeller des idées déja confuſes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidele *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Quoique la nuit fut fort obſcure, on me fit faire un ſi long trajet que ſuccombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles.

Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'étoit ma priſon. Ah, mon cher Aza! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les lévres d'un enfant du Soleil *.

Cette maiſon, que j'ai jugé être

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'a jamais menti.

être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit, que *Ticaiviracocha* eut comblé mon ame comme la tienne de ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me causerent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé :

ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé, je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui *d'Yalpa :* notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorſque la Lune en tombant, reduira l'univers en pouſſiere. * Des cris, des voix humaines qui ſe joignirent à ce fracas, le rendirent encore plus épouventable ; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrette, ne portoient

* Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

portoient à mon ame, que l'idée de la deſtruction, (non-ſeulement de moi-même) mais de la nature entiere. Je croyois le péril univerſel; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrût enfin juſqu' au dernier excès, à la vûe d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet horrible ſpectacle, la force & la connoiſſance m'abandonnerent : j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Mais revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs ſauvages, qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols.

Peux-tu

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pû ſe faire. Je refermai promptement les yeux afin que plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour paſſer dans les régions inconnues *.

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon

* Les Indiens croioient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

mon cœur ; fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpéce ; accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je ſentois approcher : je refuſai conſtamment tous les ſecours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment ; déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images que comme un léger deſſein tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette ſenſation vague, que

nous

nous éprouvons en nous laiſſant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois preſque plus. Cet état, mon cher Aza, n'eſt pas ſi fâcheux que l'on croit. De loin il nous effraye, parce que nous y penſons de toutes nos forces ; quand il eſt arrivé, affoibli par les gradations de douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du repos. Un penchant naturel qui nous porte dans l'avenir, même dans celui qui ne ſera plus pour nous, ranima mon eſprit, & le tranſporta juſques dans l'intérieur de ton Palais. Je crus y arriver au moment où tu venois d'apprendre la nouvelle de ma mort ; je me repréſentai

préſentai ton image pâle, défigurée, privée de ſentimens, telle qu'un lys deſſéché par la brûlante ardeur du Midi. Le plus tendre amour eſt-il donc quelquefois barbare ? Je jouiſſois de ta douleur, je l'excitois par de triſtes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets ; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, reveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher Arbitre

bitre de mon exiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? Je ne ſçais plus où je ſuis, peut - être eſt-ce loin de toi ? Mais duſſions nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.



LETTRE QUATRIEME.

QUEL que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminue, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-même.

Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient

vient plus pénible ; ſi le tems apporte quelque ſoulagement au mal qui me conſume, loin d'éclaircir mon ſort, il ſemble le rendre encore plus obſcur. Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout intéreſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatiſfaire. En vain, j'employe mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue ; l'un & l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets : je m'obſtinai quelque tems à les fermer ; mais les ténébres volontaires auxquelles je m'étois

tois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie. Bleſſée ſans ceſſe à la vûe de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices, mon ame n'en étoit pas moins agîtée ; renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le deſir de les exprimer plus violent. D'un autre côté l'impoſſibilité de me faire entendre, répand juſques ſur mes organes un tourment non moins inſuportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle ?

Hélas ! je croiois déja entendre quelques mots des ſauvages Eſpagnols; j'y trouvois des rapports

avec nôtre augufte langage; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité que je ne diftingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne font pas de la même Nation ; & à la différence de leur maniere, & de leur caractere apparent, on devine fans peine que *Pachacamac* leur a diftribué dans une grande difproportion les élemens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils font compofés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci femblent s'être

s'être échapés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore assemblé pour leur formation que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine sombre & tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sangfroid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur, mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le

Cacique

Cacique * à ſon air de grandeur, me rend, je crois, à ſa façon beaucoup de reſpect : l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie, mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment, où revenue de ma foibleſſe, je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulût prendre ma main que je retirai avec une confuſion inexprimable ; il parût ſurpris de ma réſiſtance, & ſans aucun égard pour la modeſtie, il la reprit

* *Cacique* eſt une eſpéce de Gouverneur de Province.

reprit à l'inſtant : foible, mourante & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même pluſieurs fois par jour, ſi je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon déſavantage.

Cette eſpéce de cérémonie * me paroît une ſuperſtition de ces peuples : j'ai crû remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur Nation pour en ſentir

* Les Indiens n'avoient aucune connoiſſance de la Médecine.

ſentir les effets ; car je n'en éprouve aucuns, je ſouffre toujours également d'un feu intérieur qui me conſume ; à peine me reſte-t-il aſſez de force pour nouer mes *Quipos*. J'employe à cette occupation autant de tems que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées ; la ſorte de reſſemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes vœux, de ma tendreſſe ; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon

mon Ouvrage, je gémis de ton abſence ; ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! Quel autre uſage pourrois-je en faire ? O mon chez Aza ! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame : quand les chaines de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi ; plongée dans un abîme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils ſont à toi. Tu me chéris, je me laiſſe vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.

LETTRE CINQUIEME.

QUE j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines; dès que mes officieux Perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en on ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe, mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs,

leurs, pouvois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté, on croit être soulagé en voyant partager sa tristesse, je ne puis me faire entendre, & la gaieté m'environne.

Je ne puis même joüir paisiblement de la nouvelle espéce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame : j'oublie le plus beau présent que nous ait fait la nature, en rendant nos idées impéné-

trables ſans le ſecours de notre propre volonté. Je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne découvrent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la bizarrerie de leur conduite.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donné de leur caractere. Car ſi je m'arrête aux fréquentes oppoſitions de leur volonté à la mienne, je ne puis douter qu'ils ne me croyent leur eſclave, & que leur puiſſance ne ſoit tyrannique.

Sans compter un nombre infini d'autres contradictions, ils me refuſent, mon cher Aza, juſqu'aux alimens néceſſaires au ſoutien de la vie, juſqu'à la liberté de choiſir

la

la place où je veux être, ils me retiennent par une eſpéce de violence dans ce lit qui m'eſt devenu inſuportable.

D'un autre côté, ſi je réfléchis ſur l'envie extrême qu'ils ont témoignée de conſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de croire qu'ils me prennent pour un être d'une eſpéce ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. *Le Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des Incas au

jour du *Raymi :* * Il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondement : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire *le grand Nom* ** prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous

* Le *Raymi* principale fête du Soleil, l'Incas & les Prêtres l'adoroient à genoux.

** Le grand Nom étoit *Pachacamac*, on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

nous avons pour le ſacré Diadême. * Quelquefois il prononce un grande nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa Nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré ; il y joint cet air touché qui précéde les larmes ; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame ; ces accens qui ſont preſque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le deſir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur ſur

* On baiſoit le Diadême de *Maucocapa* comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

ſur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne ſeroit-elle point idolâtre ? Je n'ai encore vû faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Mauco-Capa* * eut apporté ſur la terre les volontés du Soleil ; nos Ancêtres diviniſoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaiſir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux ſentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuſe

* Premier Légiſlateur des Indiens. *V.* l'Hiſtoire des Incas.

freuſe contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux ſignes de mes volontés ; je ſerois libre, je ſortirois de cette odieuſe demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.



LETTRE SIXIÉME.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza! Que nos malheurs ſont augmentés! Que nous ſommes à plaindre! Nos maux ſont ſans reméde, il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai profitai avec empreſſement de cette liberté; je me ſuis traînée à une petite fenêtre, je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inſpiroit ma vive curioſité. Qu'ai-je vû? Cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expreſſions

preſſions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vûe ſeule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flotantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes Contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance. Je ſuis certaine que l'on

m'éloigne

m'éloigne de toi, je ne reſpire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſuportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime ; l'univers eſt annéanti pour moi ; il n'eſt plus qu'un vaſte deſert que je remplis des cris de mon amour ; entends

tends les, cher objet de ma tendreſſe, ſois-en touché, permets que je meure. . . .

Quelle erreur me ſéduit? Non, mon cher Aza, non, ce n'eſt pas toi qui m'ordonne de vivre, c'eſt la timide nature, qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais c'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets. . . . .

Que la Mer abîme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de

mon

mon cœur, il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le pense, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois. . . . .



LETTRE

LETTRE SEPTIÈME.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu régnes encore sur un cœur; je respire. La vigilance de mes Surveillans a rompu mon funeste dessein, il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. J'en aurois trop à t'apprendre les circonstances d'une entreprise aussitôt détruite que projettée. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement.

Ma raison soumise au désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix,

prix, j'avois oublié ton amour.

Que le ſang-froid eſt cruel après la fureur ! Que les points de vue ſont différens ſur les mêmes objets ! Dans l'horreur du déſeſpoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappelle à nous-même, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre Héroïſme ; pour fruit, que le repentir & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévere punition. Abandonnée à l'amertume du repentir, enſevelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains

que

que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours ces Sauvages bienfaiſans voudroient me faire partager la joie qui les tranſporte ; je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe, mais quand elle me ſeroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danſes, leurs cris de joie, une liqueur rouge ſemblable au Mays, * dont ils boivent

* Le *Mays* eſt une plante dont les Indiens

ventabondamment, leur empreſſement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fit en l'honneur de l' Aſtre Divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autre.

Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zéle eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, [illegible] ſon

diens font une boiſſon forte & ſalutaire ; ils en préſentent au Soleil les jours de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'à l'yvreſſe après le ſacrifice. *Voyez l'Hiſt. des Incas t. 2. p.* 151.

ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des Sauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns, je n'ai preſque plus que les ſiens à ſuporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? Il y a des momens, où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vû dans le tiens ; j'y trouve des rapports qui ſéduiſſent mon cœur. Hélas que cette illuſion eſt paſſagere & que les regrets qui la ſuivent ſont durables : ils ne finiront qu'avec ma vie, puis que je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIEME.

QUAND un ſeul objet réunit toutes nos penſées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéreſſent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je paſſé, comme je viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déja eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin preſſée par de nouvelles inſtances, je m'y ſuis laiſſée conduire. Ah !

Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompenſée de ma complaiſance !

Par un prodige incompréhenſible, en me faiſant regarder à travers une eſpéce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où ſans le ſecours de cette merveilleuſe machine, mes yeux n'auroient pû atteindre.

En même-tems, il m'a fait entendre par des ſignes (qui commencent à me devenir familiers) que nous allons à cette terre, & que ſa vûe étoit l'unique objet des réjouiſſances que j'ai priſes pour un ſacrifice au Soleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avan-

tage de cette découverte ; l'eſpérance, comme un trait de lumiere, a porté ſa clarté juſqu'au fond de mon cœur.

Il eſt certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir, il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton Empire, puiſque le Soleil y répand ſes rayons bienfaiſans. * Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer ſous tes Loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir

* Les Indiens ne connoiſſoient pas notre Emiſphere & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ſes enfans.

nir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes deſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes bras, un torrent de joie ſe répand dans mon ame, le paſſé s'évanouit, mes malheurs ſont finis, ils ſont oubliés, l'avenir ſeul m'occupe, c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même, eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface!



LETTRE NEUVIEME.

QUE les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza ; le tems ainſi que l'eſpace n'eſt connu que par ſes limites. Il me ſemble que nos eſpérances ſont celles du tems ; ſi elles nous quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'en appercevons pas plus la durée que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total (horreur de la nature,

image

image du néant) les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans; leur durée me paroît infinie, & ce qui me ſurprend davantage, c'eſt qu'en recouvrant la tranquilité de mon eſprit, je retrouve en même-tems la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie, une foule de penſées qui s'y préſentent, l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſirs & de bonheur s'y ſuccédent alternativement; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité, celles mêmes dont je ne

m'étois point apperçue s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours, j'entens pluſieurs mots de la Langue du *Cacique* que je ne croyois pas ſçavoir. Ce ne ſont encore que des termes qui s'appliquent aux objets, ils n'expriment point mes penſées & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fourniſſent déja quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſçais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville*, celui de notre maiſon flotante *vaiſſeau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune Contrée

trée de ton Royaume ; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bien-tôt évanoui ; pouvoit-il ſubſiſter longtems avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vûe du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet aſtre divin n'éclaire que ſes enfans ; le ſeul doute me rendroit criminelle ; je vais rentrer ſous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joie, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux, tu combleras d'honneur & de richeſſes

le *Cacique* * bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre, il portera dans ſa Province le ſouvenir de Zilia ; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur ſera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien ; j'éprouve à préſent autant de complaiſance de ſa part que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſemens,

* Les *Caciques* étoient des eſpéces de petits Souverains tributaires des *Incas*.

mens, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne repéte ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air & la forme qu'il y employe, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa Nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des mots de ſa Langue. (Il ſçait bien que les Dieux ne parlent point) ; dès que j'ai répeté après lui, *oui, je vous*

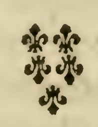
aime, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie ſe répand ſur ſon viſage, il me baiſe les mains avec tranſport, & avec un air de gaité tout contraire au ſérieux qui accompagne l'adoration de la Divinité.

Tranquille ſur ſa Religion, je ne le ſuis pas entierement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées,

idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser; mais comment rallentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, & que de si grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je sçavois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, je vois, néanmoins avec surprise que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des Langues seroit-elle celle de l'ame? O, cher Aza, que mes

malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités ; mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours dissipera en un moment les ténébres qui m'environnent.



LETTRE DIXIEME.

JE ſuis enfin arrivée à cette Terre, l'objet de mes déſirs, mon cher Aza, mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis, tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs répriment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flotante, que nous ſommes

mes entrés dans une ville bâtie ſur le rivage de la Mer. Le peuple qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique* & les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des villes du Soleil : ſi celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs ornemens, celles-ci ſont fort au-deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où *Déterville* m'a logée, mon cœur a tréſailli ; j'ai vû dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza, quelle ſurpriſe extrême, de ne

trouver

trouver qu'une reſiſtance impénétrable, où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſpace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile les yeux attachés ſur cette ombre, quand *Déterville* m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raiſon, ils offuſquent le jugement ; que faut-il penſer des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre

que

que la figure que je voyois, étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus savans que tous nos *Ancutes*.

Le *Cacique* m'a donné une *China* * jeune & fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, & j'aimerois autant qu'elles ne le

fissent

* Servante ou femme de chambre.

ſiſſent pas, leur préſence reveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzcoco*. * Cependant je ne puis encore juger de rien, mon eſprit flote toujours dans une mer d'incertitudes; mon cœur ſeul inébranlable ne deſire, n'eſpére, & n'attend qu'un bonheur ſans lequel tout ne peut être que peines.

* Capitale du Perou.



LETTRE

LETTRE ONZIEME.

QUOI que j'aie pris tous les ſoins qui ſont en mon pouvoir pour découvrir quelque lumiere ſur mon ſort, mon cher Aza, je n'en ſuis pas mieux inſtruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pû remarquer, c'eſt que les Sauvages de cette Contrée paroiſſent auſſi bons, auſſi humains que le *Cacique* ; ils chantent & danſent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver. * Si je m'en rapportois

à

* Les terres ſe cultivoient en commun au Perou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſances.

à l'oppofition de leurs ufages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'efpoir ; mais je me fouviens que ton augufte pere a foumis à fon obéiffance des Provinces fort éloignées, & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en feroit-elle pas une ? Le Soleil parôit fe plaire à l'éclairer, il eft plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vû, & je me livre à la confiance qu'il m'infpire : il ne me refte d'inquiétude que fur la longueur du tems qu'il faudra paffer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait fur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le feul ufage de la Langue du

pays

pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échaper aucune occaſion de m'en inſtruire, je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre des leçons de *Ma-China*; c'eſt une foible reſſource, ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle; je n'apprends que le nom des objets qui frappent ſes yeux & les miens. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpéce de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où, ſans

cette

cette intelligence, je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut, les ris exceſſifs que pluſieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient, lorſqu'elles levoient les yeux ſur moi, exciterent dans mon cœur un ſentiment ſi fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, ſi je me fuſſe ſentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner ſur

mes

mes pas, quand un ſigne de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, ſi je ſortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit ſans ſujet; je reſtai donc, en portant toute mon attention ſur ces femmes, je crûs démêler que la ſingularité des mes habits cauſoit ſeule la ſurpriſe des unes & les ris offenſans des autres, j'eus pitié de leur foibleſſe; je ne penſai plus qu'à leur perſuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris

pour

pour un *Curacas* * s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* ** de la Contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sçais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! les beaux yeux !* .... un autre homme lui répondit.

Des graces, une taille de Nymphe ! ... Hors les femmes qui ne dirent

* Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une Contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

** Non générique des Princesses.

dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots; je ne sçais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables, car en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le *Cacique* paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit; il se tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, & ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté j'étois fort attentive à l'observer pour ne point blesser les usages d'une Nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sçais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre

combien

combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité ſi impatiente, que les paroles ne leur ſuffiſant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le ſon de leur voix ; ce que j'ai vû de leur agitation continuelle, m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des démonſtrations du *Cacique* qui m'ont tant cauſé d'embarras & ſur leſquelles j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes ; il les baiſa même au viſage (ce que je n'avois pas en-

core vû) : les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par une main ; les autres le tiroient par ſon habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idées.

A juger de leur eſprit par la vivacité de leurs geſtes, je ſuis sûre que nos expreſſions meſurées, que les ſublimes comparaiſons qui expriment ſi naturellement nos tendres ſentimens & nos penſées affectueuſes, leur paroîtroient inſipides ; ils prendroient notre air ſérieux & modeſte pour de la ſtupidité ; & la gravité de notre démarche pour un engourdiſſement. Le croirois-tu, mon cher Aza, malgré leurs imperfections, ſi tu

étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu ſur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & ſi mon ame étoit plus heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.



LETTRE

LETTRE DOUZIÈME.

J'AI passé bien du tems, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre; je profite d'un peu de loisir pour essaÿer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double

ble les objets : Quoique je dûsse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplût pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China* & se remit à sa place sans s'en apper-

 cevoir ;

cevoir ; les yeux attachés ſur moi, il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe dont j'étois embarraſſée, ſans en ſçavoir la raiſon.

Cependant afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui tendis la main, & ne pouvant exprimer mes ſentimens, je crûs ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire repéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſçais quel effet ils firent dans ce moment-là ſur lui ; mais ſes yeux s'animerent, ſon viſage s'enflamma, il vint à moi d'un air

agité

agité, il parût vouloir me prendre dans ses bras, puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main en prononçant d'une voix émuë. *Non ... le respect. ... sa vertu.* ... & plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut se jetter sur son siége à l'autre côté de la chambre où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus allarmée de son état, ne doutant pas que je lui eusse causé quelques peines ; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, & je n'osai plus lui rien dire : j'étois dans

le plus grand embarras, quand les domeſtiques entrerent pour nous apporter à manger ; il ſe leva, nous mangeâmes enſemble à la maniere accoutumée ſans qu'il parut d'autre ſuite à ſa douleur qu'un peu de triſteſſe ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur, tout cela me paroît inconcevable.

Je n'oſois lever les yeux ſur lui ni me ſervir des ſignes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien ; cependant nous mangions dans un tems ſi différent de l'heure ordinaire des répas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma ſurpriſe. Tout ce que je compris à ſa réponſe, fut que

nous

nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique* après être sorti & rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, & en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eus-je passé la derniere porte de la maison qu'il m'aida à monter un pas assez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir débout sans incommodité ; mais nous y fûmes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China* & moi ; ce petit endroit est agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment, mais il n'y

a pas aſſez d'eſpace pour y marcher.

Tandis que je le conſiderois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit ſi étroitement (ô, mon cher Aza ! que les prodiges ſont familiers dans ce pays) je ſentis cette machine ou cabane (je ne ſçais comment la nommer) je la ſentis ſe mouvoir & changer de place ; ce mouvement me fit penſer à la maiſon flotante : la frayeur me ſaiſit ; le *Cacique* attentif à mes moindres inquiétudes me raſſura en me faiſant regarder par une des fenêtres, je vis (non ſans une ſurpriſe extrême) que cette machine ſuſpendue

due aſſez près de la terre, ſe mouvoit par un ſecret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir que pluſieurs *Hamas* * d'une eſpéce qui nous eſt inconnue, marchoient devant nous & nous traînoient après eux ; il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choſes ſi utiles & ſi ſingulieres ; mais il faut auſſi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modérent ſa puiſſance, puiſqu'elle n'eſt pas la maitreſſe du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés

* Nom générique des bêtes.

més dans cette merveilleuſe machine, nous n'en ſortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui ſe rencontre, & je n'en ſors jamais ſans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaiſirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoiſſois pas les beautés de l'univers ; tout ce que je vois me ravit & m'enchante.

Les campagnes immenſes, qui ſe changent & ſe renouvellent ſans ceſſe à des regards attentifs emportent l'ame avec plus de rapidité que l'on ne les traverſe.

Les

Les yeux ſans ſe fatiguer parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout à la fois ſur une variété infinie d'objets admirables: on croit ne trouver de bornes à ſa vûe que celles du monde entier; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un ſpectacle moins admirable que celui de la terre; des nuées tranſparentes aſſemblées autour du Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous préſentent de toutes parts des montagnes d'ombre & de lumiere,

dont le majeſtueux déſordre attire notre admiration juſqu'à l'oubli de nous-mêmes.

Le *Cacique* a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante pour me laiſſer contempler à loiſir les merveilles qu'il me voyoit admirer.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza ! Si les beautés du Ciel & de la terre nous emportent loin de nous par un raviſſement involontaire, celles des forêts nous y ramenent par un attrait intérieur, incompréhenſible, dont la ſeule nature a le ſecret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens & confond leur uſage.

On

On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénétrent, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même ſans être apperçu, porte dans tout nôtre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O, mon cher Aza ! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs ! Que j'ai deſiré de les partager avec toi ! Témoin de mes

tendres

tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que tous ceux des beautés de l'univers.



LETTRE TREIZIÈME.

ME voici, enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris, c'eſt le terme de notre voyage, mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne me produiſent que du tourment & ne me préſagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes deſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucuns des objets qui s'offrent à ma vûe.

Autant

Autant que j'en puis juger par le tems que nous avons employé à traverſer cette ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues ſont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient raſſembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées *de Quitu* ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville ; mais, hélas ! Quelle différence ?

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un univers plûtôt qu'une habitation particuliere. J'eſſayerois en vain de te

donner

donner une idée juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pû les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait ſa réſidence... La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trou-

trouvâmes à demi couchée ſur un lit à peu près de la même forme que celui des *Incas* & de même métal. * Après avoir préſenté ſa main au *Cacique*, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa ; mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentimens de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher ; elle jetta ſur moi un regard dédaigneux & ſans répondre à ce que

* Les lits, les chaiſes, les tables des Incas etoient d'or maſſif.

que ſon fils lui diſoit, elle continua d'entourer gravement ſes doits d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embraſſa auſſi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge étoit accourue ; elle le ſuivoit avec un empreſſement timide qui étoit remarquable. La joye éclatoit ſur ſon viſage ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville l'em-

l'embraſſa la derniere ; mais avec une tendreſſe ſi naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi après tant de malheurs le ſort nous réuniſſoit ?

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès de la *Pallas* par reſpect * je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle. Quelques regards ſévéres qu'elle jettoit de tems en tems ſur moi, achevoient de m'intimider & me donnoient une contrainte qui gênoit juſqu'à mes penſées.

Enfin,

* Les filles, quoi que du ſang Royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées.

Enfin, comme si la jeune fille eut deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main & me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoi que je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, se yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans ; ils m'inspiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens ; mais ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je sçavois de sa Langue.

Elle en sourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaisir

ſir dans cette eſpéce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles aſſez haut en regardant la jeune fille, qui baiſſa les yeux, repouſſa ma main qu'elle tenoit dans les ſiennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de là, une vieille femme d'une phiſionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux à paſſer.

J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point opposé à l'eſpéce de violence qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe ſçait augmenter ſes peines, ſe préſentérent à la fois ſous les plus triſtes aſpects ; je me croyois abandonnée de tout le monde, je

je déplorois amerement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer *ma China*. Dans la ſituation où j'étois, ſa vûe me parut *un bien eſſentiel* ; je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes, elle en fut touchée, *ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien prétieuſe.* Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptois mes chagrins comme ſi elle eut pû m'entendre, je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eut pû y répondre ; ſes larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

Je crûs qu'au moins, je verrois Déterville à l'heure du repas; mais on me servit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté *sans interruption*; *l'habitude de le voir s'est tournée en besoin.* Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement je me couchai, mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible.

Elle se jetta sur mon lit, & par mille caresses elle sembloit vouloir réparer

réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'affit à côté du lit ; il paroiffoit avoir autant de plaifir à me revoir, que j'en fentois de n'en être point abandonnée ; ils fe parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Infenfiblement leur entretien devint plus férieux. Sans entendre leurs difcours, il m'étoit aifé de juger qu'ils étoient fondés fur la confiance & l'amitié ; je me gardai bien de les interrompre ; mais fi-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclairciffemens fur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée. Tout

Tout ce que je pûs comprendre à ſes réponſes, fut que la jeune fille que je voyois, ſe nommoit Céline, qu'elle étoit ſa ſœur, que le grand homme que j'avois vû dans la chambre de la *Pallas*, étoit ſon frere aîné, & l'autre jeune femme ſon épouſe.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit ſœur du *Cacique*; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit ſi agréable que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le reſte du tems, deſtinè au repos, à m'entretenir avec toi, c'eſt tout mon bien, c'eſt toute ma joye,

c'eſt à toi ſeul, chere ame de mes penſées, que je dévelope mon cœur, tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentimens.



LETTRE

LETTRE QUATORZIEME.

SI je continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le tems que je te donne, je ne jouïrois plus de ces momens délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui ſe change & ſe renouvelle à tout moment ſans preſque diminuer.

Cette diſſipation involontaire m'arrache ſouvent malgré moi à mes tendres penſées ; mais ſi je

perds pour quêques inſtans cette attention vive qui unit ſans ceſſe mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaiſons avantageuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes Contrées que j'ai parcouruës, je n'ai point vû des Sauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mêpriſante qui révolte l'humanité & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige en-

core

core aujourd'hui. Dans le tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir ; ſoit que le hazard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit, en jettant les yeux ſur moi, un éclat de rire, quitta précipitamment ſa place, vint a moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggera, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la li-

berté que l'un & l'autre ſe donnoient, la richeſſe des habits de la femme, me la faiſant prendre pour une *Pallas* & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or pour un *Anqui*. * Je n'oſois m'oppoſer à leur volonté ; mais ce Sauvage téméraire enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main ſur ma gorge, je le repouſſai avec une ſurpriſe & une indignation qui lui fit connoître que

* Prince du Sang : il falloit une permiſſion de l'Inca pour porter de l'or ſur les habits, & il ne le permettoit qu'eux Princes du Sang Royal.

que j'étois mieux inſtruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plûtôt dit quelques paroles au jeune *Sauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main ſur ſon épaule, fit des ris ſi violens, que ſa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débaraſſa, & lui dit, en rougiſſant, des mots d'un ton ſi froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouït, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna ſans répliquer & ne revint plus.

O, mon cher Aza, que les mœurs de ce pays me rendent reſpectables celles des enfans du

Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle cherement à mon ſouvenir ton tendre reſpect, ta ſage retenue & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai ſenti au premier moment de ta vuë, cheres délices de mon ame, & je le penſerai toute ma vie. Toi ſeul réunis toutes les perfections que la nature a répandues ſéparément ſur les humains, comme elle a raſſemblé dans mon cœur tous les ſentimens de tendreſſe & d'admiration qui m'attachent à toi juſqu'à la mort.



LETTRE.

LETTRE QUINZIEME.

PLUS je vis avec le *Cacique* & sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette Nation, eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frere, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas.* L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leurs égards, si

des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne soit bon tributaire. *

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de choses merveilleuses dont cette contrée abonde : tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere

admirable.

* Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un & l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légeres & d'un éclat ſuprenant, dont on orne ici preſque toutes les parties du corps, on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure, & cela eſt très agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere; les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut ſans effort, & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore, mais n'êtant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza; outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le *Cacique* n'étoit ſoumis à ton obéïſſance, me payeroit-il un tribut qu'il ſçait n'être dû qu'à ton rang ſuprême? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penſer que ma naiſſance lui êtoit connuë. Les préſens dont il m'honore me perſuadent ſans aucun doute, qu'il n'ignore

n'ignore pas que je dois être ton Epouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella.* *

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour ſçavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir; mais juſques-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'eſt le nom de la mere de Déterville) ne ſoit auſſi

* C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le Trône.

auſſi aimable que celle de ſes enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe y remédier, ne pouvant en découvrir la cauſe; Et par une oppoſition de ſentimens que je comprends encore moins, elle éxige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable; la contrainte régne par tout où elle eſt: ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frère me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma

ma chambre, c'eſt le ſeul tems où nous joüiſſons en paix du plaiſir de nous voir. Et quoique je ne participe guères à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entiere.



LETTRE

LETTRE SEIXIEME.

IL me reste si peu *de Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouër, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si en les épargnant je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon ame, le soûtien de ma vie, rien ne soulagera le poids de ton absence, j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conserver la mémoire des

principaux

principaux ufages de cette nation finguliere pour amufer ton loifir dans des jours plus heureux. Hélas! il me refte bien peu d'efpérance de pouvoir éxécuter mes projets.

Si je trouve à préfent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comme pourrai-je dans la fuite me les rappeler fans un fecours étranger ? On m'en offre un, il eft vrai, mais l'éxécution en eft fi difficile, que je la crois impoffible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de fa langue, & de la méthode de donner une forte d'éxiftence

xiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume, des petites figures que l'on appelle *Lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier* ; ces figures ont des noms, ces noms mêlés enſemble repréſentent les ſons des paroles ; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réüſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroiables pour m'inſtruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais ſi peu de progrès que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je

ſavois

ſavois qu'une autre voye pût m'éclaircir de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza ! auſſi ne trouvai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſingulière étude. Je voudrois vivre ſeule : tout ce que je vois me déplaît, & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame* me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe reſſemblent, elles ont toujours les mêmes manières, & je crois qu'elles diſent

toujours

toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penſer ; mais en général je ſoupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paroît ; l'affectation me paroît ſon carectère dominant.

Si les démonſtrations de zele & d'empreſſement, dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, êtoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples euſſent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres, cela ſe peut-il penſer ?

S'ils avoient autant de ſérénité dans l'ame que ſur le viſage, ſi le penchant à la joye, que je remarque

que dans toutes leurs actions, étoit sincere, choisiroient-ils pour leurs amusemens des spectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on répréfente à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus ; * mais si nous ne rapellons que la mêmoire des plus sages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célébre que les insensés & les méchans. Ceux qui les représentent, crient & s'agitent comme des

* Les Incas faisoient représenter des especes de Comédies, dont les sujets ëtoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

des furieux ; j'en ai vû un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même: De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, & font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables?

Mais, peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu; cette pensée me vient sans la chercher, si elle étoit juste,

juſte, que je plaindrois cette nation! La nôtre plus favoriſée de la nature, chérit le bien par ſes propres attraits; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.



LETTRE DIX-SEPTIEME

JE ne ſçais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractère.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé ou premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de

femmes

femmes que le premier. On y répréſente auſſi quelques actions de la vie humaine ; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne ma pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a répréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les differentes nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux be-

ſoins & aux plaiſirs de ſes créatures leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frapent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent

tent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaisir gay, que le récit d'une histoire divertissante, ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement.

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter, du moins inspirent-elles à peu près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie ?

J'en ressentis moi-même & j'en emportois presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous soutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelque pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisoit, lorsqu'un jeune Sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna

la

la têre languiſſamment vers lui lorſqu'il nous quitta. Elle me parut ſi foible, que la croyant attaqué d'un mal ſubit, j'allois appeller Déterville pour la ſecourir; mais elle m'arrêta & m'impoſa ſilence en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquietude, que de lui déſobeir.

Le même ſoir quand le frère & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçû; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit

poſſible que l'on s'effrayat de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites, mais hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds ; ces nœuds qui me ſembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne ſont déja plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place, mes penſées errantes, égarées dans le vuide immenſe de l'abſence, s'anéantiront deſormais avec la même rapidité

pidité que le tems. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus, Aza! cher eſpoir de mon cœur, que nous allons être éloignez l'un de l'autre.



LETTRE DIX-HUITIEME

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza! Le Soleil a fait la moitié de fon cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faifois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double abfence m'a paru longue! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la fupporter? Je ne vivois que dans l'avenir, le préfent ne me paroiffoit plus digne d'être compté. Toutes mes penfées n'étoient que des defirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes fentimens que des efpérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprêtes de ma tendresse.

Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'éxistences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connoissance de celle dont je me sers à présent

m'a été funeſte, que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire étoit trompeuſe! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'eſt offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduit, le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres Royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables: on ne me les a que trop prouvés.

Loin

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis non ſeulement ſous une Domination Etrangére, éloignée de ton Empire par une diſtance ſi prodigieuſe, que notre nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſurmonter des dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la ſoif des richeſſes a pû faire; Si tu m'aimes, ſi tu me deſires, ſi ſeulement tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta générosité. Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent

vent me conduire jusqu'à toi, les périls à surmonter, les fatigues à suporter seront des plaisirs pour mon cœur.



LETTRE DIX-NEUVIEME.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon ſouvenir; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, ſi je n'avois à te peindre que les expreſſions

expreſſions de ma tendreſſe ; la vivacité de mes ſentimens applaniroit toutes les difficultés.

Mais je voudrois auſſi te rendre compto de tout ce qui s'eſt paſſé pendant l'intervalle de mon ſilence. Je voudrois que tu n'ignoraſſes aucune de mes actions ; néanmoins elles ſont depuis long tems ſi peu intereſſantes, & ſi peu uniformes, qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de tems que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la Guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorſqu'il partit

tit, j'ignorois encore l'uſage de ſa langue; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long tems.

J'en verſai bien des larmes; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A qui pourois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. Madame ſa mere, dont je n'avois que trop deviné le dédain (& qui ne m'a-

voit

voit tant retenue dans ſa chambre; que par je ne ſçais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi) me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore. La vie que l'on y mene eſt ſi uniforme, qu'elle ne peut produire que des événemens peu conſidérables.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où je ſuis en état de tout entendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités. Le

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, éxige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, & je crois même à la raison, du moins leur discours le fait-il penser.

Enfermées comme les notres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre, pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors, c'est ce qu'on appelle des Parloirs.

C'est à la faveur d'un de cette

commo-

commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation maladroite, ou d'une ignorance honteuse. Quoiqu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur & à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du Spectacle où l'on chante, est son Amant, comme

comme j'avois cru le deviner.

Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui deffend de le voir, & pour l'en empêcher plus ſurement, elle ne veut pas même qu'elle parle à quique ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle, c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée, profite d'un uſage barbare, établi parmi les Grands Seigneurs de ce pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche.

Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choiſir un certain ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé

des

des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on éxige d'elle; son courage est soutenu par des Lettres de son Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié; & si ma tendresse réveillée par la peinture de la sienne,

me fait chercher à ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, en prononçant ſeulement ton nom, l'impatience & le mépris ſe peignent ſur ſon viſage, elle me conteſte ton eſprit, tes vertus, & juſqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui ſçai point d'autre nom, celui-là a paru plaiſant, ou le lui a laiſſé) ma China, qui ſembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occaſions, ſe donne la hardieſſe de m'exhorter à ne plus penſer à toi, ou ſi je lui impoſe ſilence, elle ſort; Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin.

Cette contrainte tirannique met le comble à mes maux. Il ne me

reſte

reſte que la ſeule & pénible ſatisfaction de couvrir ce papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne ſauras-tu jamais que je n'ai vêcu que pour toi. Cette horrible penſée affoiblit mon courage, ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion pour te conſerver ma vie, j'écarte la raiſon barbare qui voudroit m'éclairer : ſi je n'eſpérois te revoir ; je périrois mon cher Aza, j'en ſuis certaine ; ſans toi la vie m'eſt un ſupplice.

LETTRE

LETTRE VINGTIEME.

JUſqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon eſprit ; cependant elles ne ſont guères moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, & que le génie inconſéquent de cette nation pouvoit ſeul inventer.

Le gouvernement de cet Empire, entièrement oppoſé à celui du tien, ne peut manquer d'être defectueux. Au lieu que le *Capa-inca* eſt obligé de pourvoir à la ſubſiſtance de ſes peuples, en Europe

rope les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs ſujets; auſſi les crimes & les malheurs viennent-ils preſque tous des beſoins mal-ſatisfaits.

Le malheur des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misére réelle.

Le commun des hommes ne ſoutient ſon état que parce qu'on appelle commerce, ou induſtrie, la mauvaiſe foi eſt le moindre des crimes qui en réſultent.

Une partie du peuple eſt obligée pour vivre, de s'en raporter à l'humanité des autres, elle eſt ſi bornée, qu'à peine ces malheureux

ont-

ont-ils ſuffiſament pour s'y empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il eſt impoſſible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donné à tous les hommes. Sans poſſéder ce qu'on appelle du bien, il eſt impoſſible d'avoir de l'or, & par une inconſéquence qui bleſſe les lumières naturelles, & qui impatiente la raiſon, cette nation inſenſée, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui eſt néceſſaire au ſoutien de ſa vie & de ſon état : ce Souverain répand ſes libéralités ſur un ſi petit nombre de ſes ſujets, en compariſon de la quantité des malheureux, qu'il y auroit

autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, & de l'indignation contre les Loix. Mais helas! que la maniere méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même! je n'ai ni or, ni terres, ni adresse, je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel! dans quelle classe dois-je me ranger.

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute

commiſe me ſoit étranger, quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volenté, je de puis me deffendre de ſouffrir ne l'idée que les autres ont de moi : cette peine me feroit inſupportable, ſi je n'eſpérois qu'un jour ta généroſité me mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croiois honnorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'aprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leurs

parolles; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croiois d'or, n'en ont que la ſuperficie, leur véritable ſubſtance eſt de bois, de même ce qu'ils appellent politeſſe a tous les dehors de la vertu, & cache légèrement leurs défauts, mais avec un peu d'attention: on en découvre auſſi aiſément l'artifice que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle *Livre*, quoi que je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles, j'en tire des notions, Céline m'explique

m'explique ce qu'elle en ſçait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le deſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Puiſqu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre, je trouverois avec eux toutes les lumières, tous les ſecours dont j'ai beſoin, mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe

aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire ; à peine avoit-elle penſé que les Livres fuſſent faits par les hommes, elle ignore leurs noms, & même s'ils vivent.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ſés merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime.

Hélas ! le pourai-je jamais ?



LETTRE

LETTRE VINGT-UNIEME.

JE ne manquerai plus de matière pour t'entretenir; mon cher Aza; on m'a fait parler à un *Cuſipata* que l'on nomme ici *Religieux*, inſtruit de tout, il m'a promis de ne me rein laiſſer ignorer. Poli comme un Grand Seigneur, ſçavant comme un *Amatas*, il ſçait auſſi parfaitement les uſages du monde que les dogmes de ſa Religion. Son entretien plus utile qu'un Livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goutée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inftruire de la Réligion de France, & m'exhorter à l'embraffer; je le ferois volontiers, fi j'étois bien affurée qu'il m'en eut fait une peinture véritable.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prefcrit, elles font tirées de la Loi naturelle, & en vérité auffi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'efprit affez fubtil pour apercevoir le raport que devroit avoir avec elle les mœurs & les ufages de la nation, j'y trouve au contraire une inconféquence fi remarquable que ma raifon refufe abfolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes

principes de cette Religion, ils ne m'ont paru ni plus incroiables, ni plus incompatibles avec le bon ſens, que l'hiſtoire de *Mancocapa* & du marais *Tiſicaca*, * ainſi je les adopterois de méme, ſi le *Cuſipata* n'eut indignement mépriſé le culte que nous rendons au Soleil; toute partialité détruit la confiance.

J'aurois pû appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens: mais ſi les loix de l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par

* Voyez l'Hiſtoire des Incas.

le mépris de ſes opinions. Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien : je l'interrompis dès qu'il me fut poſſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cozco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſigna la diſtance de ces deux Villes d'une façon déſeſpérante, quoiqu'il me fit regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſçavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner

donner la confiance de communiquer mon dessein au bon Religieux.

Il en parût étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois; cependant ma résolution n'en fut point ébranlée, je priai le *Cusipata* avec les plus vives instances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit seulement que Déterville par sa haute naissance & par son mérite personel, étant dans une grande considération, pouroit tout ce qu'il

qu'il voudroit, & qu'ayant un Oncle tout puiſſant à la Cour d'Eſpagne, il pouvoit plus aiſément que perſonne me procurer des nouvelles de nos malheureuſes contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre ſon retour (qu'il m'aſſurat être prochain) il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur diſpoſer de moi ſans ſon conſentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaiſir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui diſtinguent Déterville des perſonnes de ſon rang. Le poids de la reconnoiſſance eſt bien léger, mon cher Aza, quand

on

on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le ſavant homme m'aprit auſſi comment le hazard avoit conduit les Eſpagnols juſqu'à ton malheureux Empire, & que la ſoif de l'or étoit la ſeule cauſe de leur cruauté. Il m'expliqua enſuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tiré de la cruelle obſcurité où je vivos ſur tant d'événe-

mens

mens funeſtes, & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines, j'attens le reſte du retour de Déterville ; il eſt humain, noble, vertueux, je dois compte ſur ſa généroſité. S'il me rend à toi ! Quel bienfait ! Quelle joie ! Quel bonheur !



LETTRE VINGT-DEUX.

J'Avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du Savant *Cusipata*, mais une seconde visite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui, dans la premiere; nous sommes déja brouillés.

Si d'abord il m'avoit parû doux & sincère, cette fois je n'ai trouve que de la rudesse & de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêt de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hom-

mes

mes merveilleux qui font des Livres; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sçais ce que le *Cusipata* trouva de plaisant dans mes questions, mais il sourit à chacune, & n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, dois-je croire que des gens qui connoissent & qui peignent si bien les subtiles délicatesses de la vertu, n'en ayent pas

plus dans le cœur que le commun des hommes, & quelquefois moins. Croirai-je que l'intérêt ſoit le guide d'un travail plus qu'humain, & que tant de peines ne ſont récompenſées que par des railleries ou par de l'argent.

Pouvois-je me perſuader que chez une nation ſi faſtueuſe, des hommes, ſans contredit au-deſſus des autres, par les lumières de leur eſprit, fuſſent réduits à la triſte néceſſité de vendre leurs penſées, comme le peuple vend pour vivre les plus viles productions de la terre.

La fauſſeté, mon cher Aza, ne me déplait guères moint ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie,

terie, que sous le voile épais de la séduction, celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire à cet égard, je remis la conversation sur le projet de mon voyage, mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'opposa des raisonnemens si forts & si convainquans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre, je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaye, & paroissant douter de la vérité de mes parolles, il ne me répondit que par des railleries, qui

toutes insipides qu'elles étoient, ne laissérent pas de m'offenser ; je m'efforçai de la convaincre de la vérité, mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage & ses parolles devinrent sévères ; il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer a l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées, la plus vive colore s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étois prescritte, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses parolles, je lui protestai mille fois

de

de t'aimer toujours, & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois ſûr qu'il ne pouroit me ſuivre.

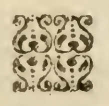
O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt bizarre! toujours en contradiction avec elle-même, je ne ſçais comment on pouroit obéir à quelques-uns de ſes préceptes ſans en choquer une infinité d'autres.

Elle convient en général que la premiere des vertus eſt de faire du bien; elle approuve la reconnoiſſance, & elle preſcrit l'ingratitude.

Je ſerois louable ſi je te rétabliſſois ſur le Trône de tes peres, je

je ſuis criminelle en te conſervant un bien plus précieux que les Empires du monde.

On m'approuveroit ſi je récompenſois tes bienfaits par les tréſors du Perou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne poſſede que ma tendreſſe, on veut que je te la raviſſe, il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah mon cher Aza! je les trahirois toutes, ſi je ceſſois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs Loix, je la ferai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.



LETTRE

LETTRE VINGT-TROIS.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter ſur celle que m'a cauſée le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter ſans mélange, elle a été bientôt ſuive d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre quand on vint miſtérieuſement l'appeller. il n'y avoit pas longtems qu'elle m'avoit quitté, lorſqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus :

Quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle!

Je ne diſſimulai point le plaiſir que j'eus de le voir, je lui dois de l'eſtime & de l'amitié; ces ſentimens ſont preſque des vertus, je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon Libérateur, le ſeul appui de mes eſpérances; j'allois parler ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins, ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore françois lorſque Déterville partit; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre? combien d'éclairciſſement à lui demander, combien

bien de reconnoiſſances à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'aperçut que pendant ce tems là Déterville changeoit de viſage ; une triſteſſe, que j'y avois remarquée en entrant, ſe diſſipoit ; la joie prenoit ſa place, je m'en applaudiſſois, elle m'animoit à l'exciter encore. Helas! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attens tout ; cependant ma ſincerité le jetta dans une erreur qui me coûte à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même-tems que j'étois entrée, peut-être

ſa préſence auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville attentif à mes paroles, paroiſſoit ſe plaire à les entendre ſans ſonger à m'interrompre : je ne ſçais quel trouble me ſaiſit, lorſque je voulus lui demander des inſtructions ſur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expreſſions me manquerent, je les cherchois ; il profita d'un moment de ſilence, & mettant un genouil en terre devant la grille à laquelle ſes deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue, à quel ſentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaiſir que je vois auſſi naïvement exprimé dans vos beaux

yeux que dans vos difcours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma fœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre. Je ne fçais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pû vous donner, mais je fuis bien affurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas efpérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je, en l'interrompant, moi je ne vous aime point !

Ah Déterville ! comment votre fœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même fi je croiois pouvoir ceffer de vous aimer. Pendant

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit à l'avidité de ses regards qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu; hélas! je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez? ne vous trompez-vous pas vous-même? vôtre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit. Peut-être n'est-ce que pour me replonger plus cruellement dans le désespoir dont je sors.

Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre défiance? Depuis

que je vous connois, ſi je n'ai pû me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter, vous ne parlez pas aſſez bien le françois pour détruire mes juſtes craintes; vous ne cherchez point à me tromper, je le ſçais. Mais expliquez-moi quel ſens vous attachez à ces mots adorables *Je vous aime*. Que mon ſort ſoit décidé, que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaiſir.

Ces mots, lui dis-je (un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles) ces mots doivent, je crois,

crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre ſort m'intéreſſe, que l'amitié & la reconnoiſſance m'attachent à vous, ces ſentimens plaiſent à mon cœur, & doivent ſatisfaire le vôtre.

Ah Zilia! me répondit-il, que vos termes s'affoibliſſent, que votre ton ſe refroidit! Céline m'auroit-elle dit la vérité? N'eſt-ce point pour Aza que vous ſentez tout ce que vous dites? non, lui dis-je, le ſentiment que j'ai pour Aza eſt tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'eſt ce que vous appellez l'amour. . . . . Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je (en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jet-

ter au ciel des regards remplis de douleur) j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là dedans nul raport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il, repris-je, vous n'êtes point de ma nation; loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hazard seul nous a joint, & ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort? né tendre, pareſſeux, enemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y deſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager; j'ai vécû ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vue, votre beauté me frapa, mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légère que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractère ne m'avoient préſenté l'objet que mon

imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſçavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté cet objet de mon adoration? Que ne m'en a-t-il pas couté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation. Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés? Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence; j'ai même éxigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah Zilia! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai; mais je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice. Votre

Votre mort! m'écriai-je (penetrée de la douleur ſincère dont je le voyois accablé) hélas! quel ſacrifice! Je ne ſçais ſi celui de ma vie ne me ſeroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, ſi ma vie vous eſt chere, ordonnez donc que je vive? Que faut-il faire? lui dis-je. M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai juſqu'à la mort; je ne ſçais, ajoutai-je, ſi vos Loix vous permettent d'aimer deux objets de la même manière, mais nos uſages & mon cœur nous le défendent. Contentez-vous des ſentimens

que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres, la vérité m'eſt chère, je vous la dis ſans détour.

De quel ſang froid vous m'aſſaſſinez, s'écria-t-il. Ah Zilia! que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe. Eh bien, continua-t-il après avoir gardé quelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza?

Hélas! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois apris que

la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit aſſez de bonté pour faire paſſer juſqu'à toi des nœuds qui t'inſtruiroient de mon ſort, & pour m'en faire avoir les réponſes, afin qu'inſtruite de ta deſtinée, elle ſerve de régle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, (avec un ſang froid affecté) les meſures néceſſaires pour découvrir le ſort de votre Amant, vous ſerez ſatisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza, des obſtacles invincibles vous ſéparent.

 Ces

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long tems de répondre à Déterville, qui de ſon côté gardoit un morne ſilence. Eh bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui ; ſi votre amitié eſt aſſez généreuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſufira pour me rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente, pourvû que vous me promettiez de lui faire ſavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah! c'en eſt trop, s'écria-t-il, en ſe levant bruſquement : oui,

s'il

s'il eſt poſſible. Je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachez ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abîmée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y ſerois reſtée long tems, ſi Céline ne fut entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Deterville étoit ſorti ſitôt. Je ne lui cachai pas ce qui

s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frere. Enſuite tournant ſa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pû lui dire? mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer; je ſortis, elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles auxquelles je voudrois &

je n'ose donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin ; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre eſt écrite, & les caracteres ne ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre, tu ne ſçais pas même ſi j'éxiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſçauras-tu jamais !

LETTRE VINGT-QUATRE

JE pourois encore appeller une absence le tems qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie, que l'on nomme la *fiévre*. Si (comme je le crois) elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoi-

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſ-ſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi, elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux ; la honte de paroître ingratte m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrarieté & de peine de la part du frere & de

ſa ſœur, je ne ſuis pas inſenſible aux événemens qui changent leurs deſtinées.

Madame Déterville eſt morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti ſon caractère, elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpere que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injuſtice. Déterville déſintereſſé par lui-même, ſe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreſſion. Il ſemble que ſon malheur redouble ſon amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit ſoir & matin; ſes Lettres ſont remplies de ſi tendres plaintes contre moi, de ſi vives inquiétudes ſur ma ſanté,

que

que quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément le motif du prétexte.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lûes; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendroit, s'il étoit instruit des reproches sanglants dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même: aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame, aucun

remords

remords ne la troubloit, à présent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes auxquelles je dois la vie. Que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !



LETTRE

LETTRE VINGT-CINQ.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza; j'ai réſiſté long tems aux puiſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au Parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſté interditte, je me repentois déja de ma démarche, j'attendois, en tremblant,

blant, les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joie que vous me cauſé de douleurs. Eſt-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais ? Et ſans me donner le tems de répondre. Voici, continua-t-il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens, quel eſt l'excès

l'excès de mon amour, & tout de ſuite il m'en fit la lecture. Ah ! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre ſans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré !

Cette admirable Lettre eſt écrite par un homme qui te connoit, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échaper, les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens

de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur doit augmenter ſes peines ; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il, aprés avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza, ſi ce n'eſt point naſſez, que faut-il faire de plus? ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'éxiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha. Je

Je fus quelques momens embaraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur ſans offenſer la ſenſibilité du ſien, je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloi-

gnant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais. . . . .

Quoi! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter! Ah! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution, je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel; je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me ſéparer de vous, je ne puis renoncer à vous voir; non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abuſez de ma tendreſſe, vous

déchirez

dechirez ſans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon déſeſpoir, c'eſt votre ouvrage. Hélas! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur!

C'eſt-vous, lui dis-je (effrayée de ſa réſolution) c'eſt-vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingratte; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe! Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une généroſité ſans exemple par un déſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous,

laiſſez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſçais comment je prononçai ces paroles, mais Déterville fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long tems dans une profonde méditation; de mon côté je n'oſois l'interrompre: nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole & me dit avec une eſpece de tranquilité; Oui, Zilia, je connois, je ſens toute mon injuſtice, mais renonce-t-on de ſang froid à la vue de tant de charmes! Vous le voulez, vous ſerez obéie.

Quel

Quel ſacrifice, ô ciel ! Mes triſtes jours s'écouleront, finiront ſans vous voir. Au moins ſi la mort. . . . N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foibleſſe me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'aſſurer de moi-même, je reviendrai vous voir, il eſt néceſſaire que nous prenions enſemble des meſures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puiſſe l'heureux Aza, ſentir tout ſon bonheur. En même-tems il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aiſe qu'il ſe retirât.

 Qu'il

Qu'il eſt doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je paſſai le reſte de la journée dans les plus tendres raviſſemens. Je ne t'écrivis point, une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellée ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à cette prétieuſe Lettre quelques gages de ta tendreſſe ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la mê-

me

me impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle? exige-t-elle les mêmes ſacrifices que celle de France? Non, tu n'y aurois pas conſenti.

Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre! bien-tôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

C'Est ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée ; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifice sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne,

que quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre, le tems eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Péut-être avant de me déterminer, aurois-je éxaminé cet avantage avec plus de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage qui m'ont décidée en ſecret, ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pieces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrétions. J'ai voulu

ſçavoir

ſçavoir ſi c'étoit par obligation, ou par ſimple libéralité. J'ai apris qu'en France, non-ſeulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais même le repos. *

Hélas! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'intérêt de ce peuple avide; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Quelle honte! tu ſçais tout ce que je lui dois. Je l'acceptois avec une répugnance qui ne peut être vaincue que par la néceſſité; mais pourrois-je

* Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons où l'on recevoit les voyageurs ſans aucuns frais.

pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie! Je n'ai pu m'y résoudre, mon cher Aza, cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au Ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, il lui indique les moyens de te faire conduire ici avec une générosité qui me pénétre de reconnoissance & d'admiration.

Quel doux momens j'ai passés pendant que Déterville écrivoit!

Quel

Quel plaiſir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les aprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſirs, que je n'y avois pas aperçues.

Pluſieurs circonſtances, qui ne me paroiſſoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéreſſantes & agréables. Je ſuivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnols dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur ;

reur; je trouve une ſatisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais: la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la ville du Soleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France? Il te plaira, mon cher Aza, quoique la ſincerité en ſoit bannie; on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en

d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes sentimens ne seront chéris que de moi.

Déterville m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes Lettres ; il m'a assurée que tu trouverois des Interprêtes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte ; adieu, cher espoir de ma vie ; je continuerai a t'écrire : si je ne puis te faire passer mes Lettres, je te les garderai.

Comment

Comment ſupporterois-je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur !



LETTRE

LETTRE VINGT-SEPT.

DEPUIS que je ſçais mes Lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir, je vois tes tranſports, je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont ſa mere l'avoit privée. Elle voit ſon amant tous les jours, ſon mariage n'eſt retardé

dé que par les aprêts qui y sont néceſſaires. Au comble de ſes vœux elle ne penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquilité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpéces ; elle

eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la ſienne, & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé elle commandoit déja à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir ; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi (lui ai-je dit les yeux baignés de larmes) pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je

ne le ſuis? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſçais que ſelon vos Loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en eſt effacée. Attendez donc que je n'en aye plus aucun beſoin pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus moderé, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne, vous m'avez apris à penſer autrement, n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages?

Cette aimable amie plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié, nous ſommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe, il nous ſiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu; je voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſens d'un frere généreux; c'étoit le plus ſûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance: l'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir; mais puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc? lui ai-je dit.

Oui,

Oui, m'a-t-elle répondu en souriant, mais permettez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laissé faire, & la gaïeté s'est rétablie entre nous, nous avons recommencés à examiner ses parures plus en detail, jusqu'au tems où on l'a demandée au Parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ! Loin d'en chercher d'autre, j'appréhende d'avance ceux que l'on me prépare.

Céline va se marier, elle prétend m'emmener avec elle, elle veut que je quitte la maison Religieuse pour demeurer dans la

ſienne ; mais ſi j'en ſuis crue. . . .

. . . . .

. . . . Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma Lettre fut-elle hier interrompue ? hélas ! je croiois avoir perdu pour jamais ce précieux monument de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas, j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline ſuivie de quatre hommes accablés ſous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poſérent à terre & ſe retirerent ; je penſai que ce pouvoit

être

être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en ſecret, lorſque Céline me dit, en me préſentant des clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez ſans vous effaroucher, c'eſt de la part d'Aza.

La vérité que j'attache inſéparablement à ton idée, ne me laiſſa point le moindre doute ; j'ouvris avec précipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos Autels ;

Autels ; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon yvresse, en me donnant une Lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes transports redoublerent ; mais quoique je la déchifrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Deterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DETERVILLE.

“ Ces trésors sont à vous,
“ belle Zilia, puisque je les ai
“ trouvez sur le Vaisseau qui vous
“ portoit. Quelques discussions
“ arrivées entre les gens de l'E-
“ quipage m'ont empêché jus-
“ qu'ici d'en disposer librement.
“ Je voulois vous les présenter
“ moi-même, mais les inquiétu-
“ des que vous avez témoigné ce
“ matin à ma sœur, ne me lais-
“ sent plus le choix du moment.
“ Je ne sçauroit trop tôt dissiper
“ vos craintes, je préférerai toute
“ ma vie votre satisfaction à la
“ mienne.

Je l'avouë en rougissant, mon

cher Aza, je fentis moins alors la générofité de Déterville, que le plaifir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vafe, que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Efpagnols, C'eft le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lévres touchérent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* * préparé de ma main. Plus riche de ce tréfor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportez ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'oppofa à mon deffein.

Que

* Boiffon des Indiens.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle! Quoi! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe; rapellez votre équité ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frappérent. Je reconnus dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de générofité. Que les vices ſont près des vertus! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline; mais je ſouffrois trop de la contraintre qu'elle vouloit m'impoſer pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui

dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuſes contrées ; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbuſtes d'or chargez d'oiſeaux & d'inſectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui préſenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poiſſons & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles

les des nations vaincues * par tes ancêtres, & une petite Statue ** qui réprésentoit une Vierge du Soleil, j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle, en souriant, sans une Lettre

* Les Incas faisoient déposer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils soumettoient après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'Inca *Huayna* consulta l'Idole de Rimace. *Hist. des Incas. Tom.* 1. *pag.* 350.

** Les Incas ornoient leurs maisons de Statues d'or de toute grandeur, & même de gigantesques.

Lettre de votre part, les présent feroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai des petits préſens à ſa *China*, & à la mienne, j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des raport intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or * que l'on conſervoit

* Les Incas ne s'aſſeyent que ſur des ſiéges d'or maſſif.

ſervoit dans le Temple pour le jour des viſites *du Capa Inca* ton auguſte pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me répréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpenduë audeſſus excite ma vénération, je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi.

Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placez aux deux côtez du Trône, me rapellant ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, * des oiſeaux répandus avec ſimétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me ſuis ſi ſouvent entretenuë de ton idée.

Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part ſans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui ſera jamais la vie de ma vie.

* On a déja dit que les jardins du Temple & ceux des Maiſons Royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Peruviens imitoient juſqu'à l'herbe appellée *Mays*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

LETTRE VINGT-HUIT.

C'Est vainement, mon cher Aza, que j'ai employé les prieres, les plaintes, les inſtances pour ne point quitter ma retraite. Il a fallu céder aux importunitez de Céline. Nous ſommes depuis trois jours à la campagne, où ſon mariage fuit célébré en y arrivant.

Avec quelle peine, quelle regret, quelle douleur n'ai-je pas abandonné les chers & précieux ornemens de ma ſolitude; hélas! à peine ai-je eu le tems d'en jouir, & je ne vois rien ici qui puiſſe me dédommager.

Loin que la joie & les plaiſirs dont tout le monde paroît enyvré, me dſſipent & m'amuſent, ils me rapellent avec plus de regret les jours paiſibles que je paſſois á t'écrire, ou tout au moins à penſer à toi.

Les divertiſſemens de ce pays me paroiſſent auſſi peu naturels, auſſi affectez que les mœurs. Ils conſiſtent dans une gaieté violente, exprimée par des ris éclatans, auxquels l'ame paroît ne prendre aucune part: dans des jeux inſipides dont l'or fait tout le plaiſir, ou bien dans une converſation ſi frivole & ſi répétée, qu'elle reſſemble bien davantage au gazouillement des oiſeaux

qu'à

qu'à l'entretien d'une aſſemblée d'Etres penſans.

Les jeunes hommes, qui ſont ici en grand nombre, ſe ſont d'abord empreſſez à me ſuivre juſqu'à ne paroître occupez que de moi, mais ſoit que la froideur de ma converſation les ait ennuiez, ou que mon peu de goût pour leurs agrémens les ait dégoûtez de la peine qu'ils prenoient à les faire valoir, il n'a fallu que deux jours pour les déterminer à m'oublier, bientôt ils m'ont délivré de leur importune préférence.

Le penchant des François les porte ſi naturellement aux extrêmes, que Déterville, quoi qu' exempt d'une grande partie des

défauts de ſa nation, participe néanmoins à celui-la.

Non content de tenir la promeſſe qu'il m'a faite de ne me plus parler de ſes ſentimens, il évite avec une attention marquée de ſe rencontrer auprès de moi, obligez de nous voir ſans ceſſe, je n'ai pas encore ttouvé l'occaſion de lui parler.

A la triſteſſe qui le domine au milieu de la joie publique, il m'eſt aiſé de deviner qu'il ſe fait violence: peut-ètte je devrois lui en tenir compte; mais j'ai tant de queſtions à lui faire ſur ton départ d'Eſpagne, ſur ton arrivée ici; enfin ſur des ſujets ſi intéreſſans que je ne puis lui pardonner de

me

me fuir. Je ſens un deſir violent de l'obliger à me parler, & la crainte de réveiller ſes plaintes & ſes regrets, me retient.

Céline toute occupée de ſon novel Epoux, ne m'eſt d'aucun ſecours, le reſte de la compagnie ne m'eſt point agréable ; ainſi, ſeule au milieu d'une aſſemblée tumultueuſe, je n'ai d'amuſement que mes penſées, elles ſont toutes à toi, mon cher Aza ; tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon cœur, de mes plaiſirs, & de mon bonheur.



LETTRE

LETTRE VINGT-NEUF.

J'Avois grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé; quoique je désavouë le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sçais quelle sorte d'impatience se joignit hier à ma tristesse accoutumée. Le monde & le bruit me devinrent plus importun qu'à l'ordinaire: jusqu'à la tendre satisfaction de Celine & de son Epoux, tout ce que je voyois, m'inspiroit une indignation approchante

prochante du mépris. Honteuſe de trouver des ſentimens ſi injuſtes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me cauſoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'êtois-je aſſiſe au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulérent de mes yeux. Le viſage caché dans mes mains, j'êtois enſevelie dans une revêrie ſi profonde, que Dêterville êtoit à genoux à côté de moi avant que je l'euſſe appercu.
Ne vous offencez pas, Zilia, me dit-il, c'eſt le hazard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouïr en paix de ma douleur.

leur. Je vous ai apperçuë, j'ai combattu avec moi-memê pour m'éloigner de vous, mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché, je n'ai plus été le maître de mon cœur, cependant si vous m'ordonnez de vous fuir je vous obéïrai. Le pourrez-vous, Zilia, vous suis-je odieux ? Non lui dis-je, au contraire, asseyez-vous, je suis bien aise de trouver une occasion de m' expliquer depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, pour être tout à fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance ;
je

je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du Temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant, ai je mal exprimé les sentimens qu'un tel excez de bonté m'inspiroit, je veux..... Hélas! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flateuse pour un cœur malheureux! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ! m'écriai je : ah ! Déterville combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'êtiez pas tant à plaindre! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vû, j'ai senti moins de répugnance à

dépendre

dépendre de vous que des Eſpagnols. Vôtre douceur & vôtre bonté me firent deſirer dès-lors de gagner votre amitiè, à meſure que j'ai démêlè votre caractère. Je me ſuis confirmèe dans l'idée que vous méritiez toute la minene, & ſans parler des extrêmes obligations que je vous ai (puiſque ma reconnoiſſance vous bleſſe) comment aurois-je pu me défendre des ſentimens qui vous ſont dus.

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres, Un fils du Soleil s'honoreroit de vos ſentimens ; vôtre raiſon eſt preſque celle de la nature ; combien de motifs pour vous cherier! juſqu'à la nobleſſe de votre figure,

tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux auſſi-bien que l'amour, Autrefois après un moment d'abſence, je ne vous voyois pas revenir ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandit dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaiſirs en peines & en contraintes ?

Vôtre raiſon ne paroît plus qu'avec effort, J'en crains ſans ceſſe les ècarts. Les ſentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expreſſion des miens, ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez juſqu'à la volupté délicate de

regarder mon bienfaiteur, vos yeux embaraſſent les miens, je n'y remarque plus cet agréable tranquillité qui paſſoit quelquefois juſqu'à mon ame : je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche ſans ceſſe d'en être la cauſe. Ah Déterville ! que vous êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffrir ſeul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baiſant la main avec ardeur, que vos bontez & vôtre franchiſe redoublent mes regrets ; quel tréſor ! que la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre ? mais avec quel déſeſpoir vous m'en faites ſentir la perte !

Puiſſante Zilia, continua-t-il

quel pouvoir eſt le vôtre ? n'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour exceſſif, de l'indolence á la fureur, faut-il encore me vaincre ? le pourai-je ? oui lui dis-je, cet effort eſt digne de vous ; de votre cœur. Cette action juſte vous éléve au-deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre ? reprit-il douloureuſement ; n'eſpérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de vôtre amant ; j'irai loin de vous adorer votre idée, elle ſera la nourriture amére de mon cœur, je vous aimerai, & je ne vous verrai plus ! ah ! du moins n'oubliez pas.....

Les ſanglots étoufférent ſa

voix,

voix, il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage, j'en répandois moi-même, aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirai point. Laissez moi mon ami, contentez vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza, mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia, s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontez des coups les plus sensibles ; un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ?

les? Que je ſuis inſenſé de me livrer à leur douceur! dans quel honteux abaiſſement je me plonge! C'en eſt fait, je me rend à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent, puiſſe-t-il être tel que vous le deſirez, & digne de vôtre cœur.

Quelles allarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononca ces dernieres paroles, ne jetta-t-il pas dans nom ame! Je ne pus me deffendre des ſoubçons qui ſe préſenterent en foule à mon eſprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fut mieux inſtruit qu'il ne vouloit

loit le paroître, qu'il ne m'eut caché quelques Lettres qu'il pouvoit avoir reçu d'Eſpagne. Enfin (oſerois-je le prononcer) que tu ne fus infidèle.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres inſtances, tout ce-que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, auſſi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes.

Cependant les réflexions ſur l'inconſtance des hommes, ſur les dangers de l'abſence, & ſur la légereté avec laquelle tu avois changé de Religion, reſterent profondément gravées dans mon eſprit.

Pour la premiére fois, ma tendreſſe me divint un ſentiment pénible

pénible, pour la premiere fois je craignis de perdre ton cœur ; Aza, s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus, ah ! que ma mort nous sépare plutôt que ton inconstance.

Non, c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble & son ègarement ne devoient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza, mon chagrin se tourna tout entier contre lui, je le traitai durement, il me quitta désespéré.

Hélas ! l'étois-je moins que lui ? quels tourmens n'ai-je point

ſouffert avant de retrouver le repos de mon cœur ? eſt-il encore bien affermi ? Aza ! je t'aime ſi tendrement ! pourois-tu m'oublier ?



LETTRE

LETTRE TRENTIEME.

QUE ton voyage eſt long mon cher Aza ! Que je deſire ardemment ton arrivée ! Le temps a diſſipé mes inquiétudes : je ne les vois plus que comme un ſonge dont la lumiere du jour efface l'impreſſion. Je me fais un crime de t'avoir ſoupçonné, & mon repentir redouble ma tendreſſe ; il a preſque entierement détruit la pitié que me cauſoient les peines de Déterville ; je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il ſemble avoir de toi ; j'en ai bien moins de regret d'être

en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours; je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger; mais nous menons une vie si agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis nore retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, & le reste à ce que l'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatiguantes, si la derniere

ne

ne me procuroit les moyens de m'inſtruire plus particulierement des uſages de ce pays.

A mon arrivée en France, n'entendant pas la langue, je ne pouvois juger que ſur les dehors ; peu inſtruite dans la maiſon religieuſe, je ne l'ai guère été davantage à la campagne, où je n'ai vû qu'une ſociété particuliere, dont j'étois trop ennuiée pour l'éxaminer. Ce n'eſt qu'ici, où épandue dans ce que l'on appelle le grand monde, je vois la nation entiere.

Les devoirs que nous rendons, conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre des maiſons qu'il eſt poſſible pour y ren-

dre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures.

Je n'ai pas été longtems ſans m'apercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines pour acquerir cet hommage ; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant

nant des François, comme l'inconséquence eſt le caractère de la natioh. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leur converſation celle de chaque particulier, pourvû néanmoins qu'ils ſoient abſens.

Ce qu'ils appellent la mode n'a point encore alteré l'ancien uſage de dire librement tout le mal que l'on peut des autres, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume ; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révélent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules

& jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans borne. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçû avec la même légereté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les Francois soient nés méchans, je serois plus injuste qu'eux si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vû qui écoutât sans attendrissement l'histoire que l'on m'oblige

ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens & de la ſimplicité de nos mœurs ; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple & la coutume ſont les tirans de leurs uſages.

Tel qui penſe bien, médit d'un abſent pour n'être pas mépriſé de ceux qui l'écoutent. Tel autre ſeroit bon, humain, ſans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule, & tel eſt ridicule par état qui ſeroit un modèle de perfections s'il oſoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, leurs vices ſont artificiels comme leurs vertus, & la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être

qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Ainsi que leurs jouets de l'enfance, ridicules institutions des êtres pensans, ils n'ont, comme eux, qu'une ressemblance ébauchée avec leurs modèles; du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la surface coloriée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses & les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour mobile & la vertu pour principe.

LETTRE TRENTE-UNE.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractère léger des François ; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumières qu'aucune autre nation, ils ſemblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les Etrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frapent tous les jours, je n'en vois point de plus deſhonorante pour leur eſprit, que leur façon de penſér ſur les femmes,

mes. Ils les respectent, mon cher Aza, & en même-temps ils les meprisént avec un égal excès.

La premiere loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu (car je ne leur en connois point d'autre) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il se couvriroit de honte & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blame ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt

tu

tu pouras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre genie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre, nos Loix y sont conformes. * Ici loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail n'en sont soulagées ni par les loix ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction

* Les Loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

féduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour fe dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un refpect purement imaginaire, toujours fuivi de la plus mordante fatire.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde que la cenfure habituelle de la nation tomboit principalement fur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne fe méprifoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la caufe dans leurs bonnes qualités, lorfqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maifons où nous fommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme

homme tué par un de ſes amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la ſeule raiſon, que le mort avoit parlé au déſavantage du vivant ; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère aſſez ſérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'apris, mon cher Aza, qu'un homme eſt obligé d'expoſer ſa vie pour la ravir à un autre, s'il aprend que cet autre a tenu quelques diſcours contre lui ; ou à ſe bannir de la ſociété s'il refuſe de prendre une vengeance ſi cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux ſur ce que je cherchois. Il eſt clair que les hommes naturellement lâches, ſans honte & ſans

remords

remords ne craignent que les punitions corporelles, & que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils sont obligés de se vanger de la plus légere insulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne seroit plus ; ou retiré dans un desert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi ; mais les lâches n'ont rien à craindre, ils ont trop bien fondé cet abus pour le voir jamais abolir.

L'impudence & l'effronterie sont les premiers sentimens que l'on inspire aux hommes, la timidité, la douceur & la patience, sont les seules vertus que l'on cultive

cultive dans les femmes : comment ne feroient-elles pas les victimes de l'impunité ?

O mon cher Aza ! que les vices brillans d'une nation d'ailleurs charmante, ne nous dégoutent point de la naive fimplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon foutien dans le chemin de la vertu ; & moi celle où je fuis de conferver ton eftime & ton amour, en imitant mon modèle, en le furpaffant même s'il eft poffible, en méritant un refpect fondé fur le mérite & non pas fur un frivole ufage.

LETTRE TRENTE-DEUX.

NOs visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier ! combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables; mais combien elles me seront chères, quand je pourai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partimes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses

ſes amies. Le voyage ne fut pas long, nous arrivâmes de très-bonne heure à une maiſon de campagne dont la ſituation & les aproches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit ; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maitreſſe du logis étoit inviſible ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle, mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Alons ajouta-t-elle en riant, voyons comment vous vous en tirerez? J'entrai volontiers dans la plaisanterie: je repris le ton sérieux pour copier les complimens que j'avois entendu faire en pareil cas, & l'on trouva que je m'en acquittai assez bien.

Après s'être amusée quelque tems de ce badinage, Céline me dit: tant de politesse suffiroit à Paris pour nous bien recevoir; mais, Madame, il faut quelque chose

chofe de plus à la campagne, n'aurez-vous pas la bonté de nous donner à diner ?

Ah ! fur cet article, lui dis-je, je n'en fais pas affez pour vous fatisfaire, & je commence à craindre pour moi-même que votre amie ne s'en foit trop raportée à mes foins. Je fais un remede à cela, répondit Céline, fi vous voulez feulement prendre la peine d'écrire votre nom, vous verrez qu'il n'eft pas fi difficile que vous le penfez de bien régaler fes amies ; vous me raffurez, lui dis-je, allons, écrivons promptement.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vetu de noir, qui tenoit une

une écritoire & du papier, déja écrit ; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même, parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange.

Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions nous aſſis, qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine ; rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie, il me parloit en mille ma-

nieres

nieres de ſes ſentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerin ; d'un commun accord nous réſolumes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvames les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon ne ſembloit le promettre. L'art & la ſimétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la ſimple nature.

Nous bornames notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin ; aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux, nous commencions déja à nous livrer à la rêverie qu'inſpire naturellement les

beautés

beautés naturelles, quand à travers les arbres, nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de payſans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques inſtrumens de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons, où j'entendis avec ſurpriſe, que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorſque les deux troupes nous ayant jointes, je vis l'homme le plus apparent, quitter la ſienne, mettre un genouil en terre, & me préſenter dans un grand

baſſin pluſieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empècha de bien entendre ; je compris ſeulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me faire hommage en qualité de leur Souveraine, & me préſenter les clefs de la maiſon dont j'étois auſſi la maitreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit diſcours à ma louange, dont elle s'aquita de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher Aza, pour répondre à des éloges

que je méritois ſi peu ; d'ailleurs tout ce qui ſe paſſoit, avoit un ton ſi approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire (ce que néanmoins) je trouvois incroiable : cette penſée, en produiſit une infinité d'autres : mon eſprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impoſſible de proférer une parole ; ſi mad́ confuſion étoit divertiſſante pour la compagnie, elle ne l'étoit gueres pour moi.

Déterville fut le premier qui en fut touché ; il fit un ſigne à ſa ſœur, elle ſe leva après avoir donné quelques pieces d'or aux paiſans & aux jeunes filles, en leur

diſant

dиſant (que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux) elle me propoſa de faire un tour de promenade dans le bois, je la ſuivis avec plaiſir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit miſe ; mais je n'en eus pas le tems ; à peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arreta & me regardant avec une mine riante ; avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous ? & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis, qu'il eſt très vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! ah Céline ! vous pouſſez trop loin l'ou-

trage, ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle, plus ſérieuſement, ſi mon frere avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour en faire l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuieuſes formalités, dont il s'eſt chargé, il ne vous eût réſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort ? ne pouriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré (à tout évenement) une demeure telle que vous avez paru les aimer, & de vous avoir aſſurée une vie indépendante ? Vous avez ſigné ce matin l'acte authentique qui vous met en poſſeſſion de l'une & l'autre. Grondez-nous à préſent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, ſi rien

de

de tout cela ne vous eſt agréable.

Ah, mon aimable amie! m'écriai-je, en me jettant dans ſes bras. Je ſens trop vivement des ſoins ſi généreux pour vous exprimer ma reconnoiſſance; il ne me fut poſſible de prononcer que ce peu de mots; j'avois ſenti d'abord l'importance d'un tel ſervice. Touchée, attendrie, tranſportée de joie en penſant au plaiſir que j'aurois de te conſacrer cette charmante demeure; la multitude de mes ſentimens en étouffoit l'expreſſion. Je faiſois à Céline des careſſes qu'elle me rendoit avec la même tendreſſe; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes re-

trouver ſon frere & ſon mari.

Un nouveau trouble me ſaiſit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expreſſions; je lui tendis la main, il la baiſa ſans proférer une parole, & ſe détourna pour cacher des larmes qu'il ne pût retenir, & que je pris pour des ſignes de la ſatisfaction qu'il avoit de me voir ſi contente; j'en fus attendrie jusqu'à en verſer auſſi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéreſſé que nous, à ce qui ſe paſſoit, remit bientôt la converſation ſur le ton de plaiſanterie; il me fit des complimens ſur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maiſon pour

en

en examiner, disoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza, tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verds, la simétrie des jardins mieux ordonnée.

Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une yvresse de joie, qui ne me permettoit de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai,

ſut dans une aſſez grande chambre entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé qui renfermoit une infinité de Livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement, que je croiois ne pouvoir les quitter ſans les avoir tous lû. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remiſe. Nous cherchames à l'employer, mais nos recherches auroient été inutiles, s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devoit ouvrir, confondue avec art dans les lambris ; il étoit impoſſible de la découvrir ſans en ſavoir le ſecret.

Je l'ouvris avec précipitation & je reſtai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures, les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien deſſinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du Soleil, telles à peu près que je les avois racontés à Déterville.

On y voyoit nos Vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on diſoit même qu'elles me reſſembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laiſſez dans la maiſon Religieuſe, ſoutenus par des Pira-

mides

mides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil ſuſpendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par ſon éclat d'embellir cette charmante ſolitude : & des meubles commodes aſſortis aux peintures la rendoit délicieuſe.

En éxaminant de plus près ce que j'étois ravie de retrouver, je m'apperçûs que la chaiſe d'or y manquoit ; quoique je me gardaſſe bien d'en parler, Déterville me devina ; il ſaiſit ce moment pour s'expliquer ; vous cherchez inutilement, belle Zilia, me dit-il, par un pouvoir magique la chaiſe de l'*Inca*, s'eſt transformée

en

en maiſon, en jardin, en terres. Si je n'ai pas emploié ma propre ſcience à cette metamorphoſe, ce n'a pas été ſans regret, mais il a fallu reſpecter votre délicateſſe ; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire (pratiquée adroitement dans le mur,) voici les débris de l'opération magique. En même tems il me fit voir une caſſete remplie de pieces d'or à l'uſage de France. Ceci, vous le ſçavez, continua-t-il, n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous, j'ai cru devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance & l'admiration que me cauſoit des ſoins

ſi prévenant ; quand Céline m'interrompit & m'entraina dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtemens, enfin de tout ce qui eſt à l'uſage des femmes avec une telle abondance, que je ne pûs m'empêcher d'en rire & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle : & moi repris-je, je deſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous
ne

ne mourez assurément pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournames dans le Temple du Soleil (c'est ainsi qu'ils nommerent le merveilleux Cabinet) j'eus enfin la liberté de parler, j'exprimai, comme je le sentois, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté! Que de vertus dans les procedés du frere & de la sœur !

Nous passames le reste du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié; je leur fis les honneurs du soupé encore plus gaïement que je n'avois fait ceux du diner. J'ordonnois librement à des domestiques que je savois être à

moi;

moi ; je badinois ſur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréable à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

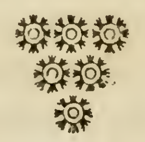
Je crus cependant m'appercevoir qu'à meſure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans ſa mélancolie, & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient ſi promptement un air ſerain, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient. Je ne pû l'obtenir ; nous ſommes revenus cette nuit, en

nous

nous promettant de retourner inceſſamment dans mon Palais enchanté.

O mon cher Aza, quelle ſera ma félicité, quand je pourai l'habiter avec toi !



LETTRE

LETTRE TRENTE-TROIS.

LA triſteſſe de Déterville & de ſa ſœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me ſont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empreſſée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obſtinoient a me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traverſé ton voyage, & bientôt mon inquiétude a ſurpaſſé leur chagrin. Je n'en ai pas diſſimulé la cauſe, & mes aimables amis ne l'ont pas laiſſé durer longtems.

Déterville

Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une Lettre du guide qu'il t'a fait donner, & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même, enfin qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine, tu logeras

ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble, la decence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera; Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains : je com patis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, & qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce

que je puis faire; mais je ſuis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entierement en moi même: ainſi quoi que je te croie fort près de moi, que je treſſaille au mondre bruit, que j'interrompe ma Lettre preſque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laiſſe pas de continuer à écrire, il faut ce ſoulagement au tranſport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il eſt vrai; mais ton abſence en eſt-elle moins réelle que ſi les mers nous ſéparoient encore? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre, pourquoi ceſſerois-je de m'entretenir avec toi de la ſeule façon dont je puis le faire? encore un moment, je te verrai;

mais ce moment n'exiſte point. Eh! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe! Hélas! tu l'as vue toujours gémiſſante. Que ce tems eſt loin de moi! avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir! Aza! cher Aza, que ce nom m'eſt doux! bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu m'entendras, tu voleras à ma voix : les plus tendres expreſſions de mon cœur ſeront la récompenſe de ton empreſſement. . . . . . On m'interompt, ce n'eſt pas toi, & cependant il faut que je te quitte.

LETTRE TRENTE-QUATRE

AU CHEVALIER DETERVILLE,

A Malthe.

AVez-vous pû, Monſieur, prévoir ſans repentir le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonſtances ſi agréables, par des motifs de reconnoiſſance ſi preſſans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus ſenſible à votre déſeſpoir & à votre abſence ? comblée il y a deux jours

jours des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline toute affligée qu'elle eſt, n'a que trop bien éxécuté vos ordres. Elle m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux la douleur s'eſt fait ſentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendreſſe je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentimens. Ah Déterville ! que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine ; mais n'eſperez pas éxécuter juſquà la fin vos injuſtes réſolutions ; non, la mer ne vous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt

cher; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes Lettres, vous écouterez mes prieres ; le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laqulle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi ! pour récompenſe de tant de bienfaits, j'empoiſonnerois vos jours & ceux de votre ſœur ? je romprois une ſi tendre union ? je porterois le déſeſpoir dans vos cœurs, même en jouiſſant encore de vos bontés ? non, ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maiſon que je remplis de deuil ; je reconnois vos ſoins au bon traitement

que

que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils ſoient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis ſouffrir, ſi vous n'y revenez. Que vous êtes aveugle, Déterville !

Quelle erreur vous entraîne dans un deſſein ſi contraire à vos vues ? vous voulez me rendre heureuſe, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez ſécher mes larmes, vous les faites couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre ſacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans

cette

cette entrevue, que vous avez cru ſi redoutable pour vous! Cet Aza, l'objet de tant d'amours, n'eſt plus le même Aza, que je vous ai peint avec des couleurs ſi tendres. Le froid de ſon abord, l'éloge des Eſpagnols, dont cent fois il a interrompu le plus doux épanchement de mon ame, la curioſité offenſante, qui l'arrache à mes tranſports, pour viſiter les raretés de Paris: tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville! peut-être ne ſerez-vous pas longtems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien ſur vous, que les devoirs de l'amitié vous raménent;

elle eſt le ſeul azile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs ſenſibles à mes peines ? La généroſité, juſqu'ici la plus forte de vos paſſions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire ; cette foibleſſe ſeroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre, ſi vous aimez votre gloire & mon repos.



LETTRE TRENTE-CINQ.

AU CHEVALIER DETERVILLE,

à Malthe.

SI vous n'etiez la plus noble des créatures, Monſieur, je ſerois la plus humiliée ; ſi vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatiſſant, ſeroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon déſeſpoir ? Mais hélas ! que me reſte-t-il à craindre ? qu'ai-je à ménager ? tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma pa-

trie que je régrete ; ce ne ſont plus les inquiétudes d'une tendreſſe innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'eſt la bonne foi violée, c'eſt l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidele.

Aza infidele ! Que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame .... mon ſang ſe glace .... un torrent de larmes......

J'apris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible : ce ſont eux qui m'enlévent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle Religion qui me rend odieuſe à ſes yeux. Elle aprouve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de

ſes

ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pouroit m'aimer : unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizare qu'eſt cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache (ſans corrompre mon cœur par ſes principes) j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſtruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſociété ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême févérité me frappe autant qu'elle me révolte, je ne puis refufer une forte de vénération à des Loix qui me tuent ; mais eft-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus ; ah ! malheureufe. . . . . . .

Le cruel Aza n'a confervé de la candeur de nos mœurs, que le refpect pour la vérité, dont il fait un fi funefte ufage. Séduit par les charmes d'une jeune Efpagnole ; prêt á s'unir à elle, il n'a confenti à venir en France que pour fe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laiffer aucun doute fur fes fentimens ; que pour

me

me rendre une liberté que je déteſte ; que pour m'ôter la vie.

Oui c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur eſt à lui, il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la raviſſe & qu'il m'aime. . . . . .

Vous ſaviez mon malheur, pourquoi ne me l'aviez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laiſſates-vous entrevoir que des ſoupçons qui me rendirent injuſte à votre égard ? Eh pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeſte deſtinée, j'aurois conduit ſa victime à ma rivale, je ferois à préſent. . . . . .

O Dieu, ſauvez-moi cette horrible image! . . . . .

Déterville, trop généreux ami! ſuis-je digne d'être écoutée? Suis-je digne de votre pitié? Oubliez mon injuſtice; plaignez une malheureuſe dont l'eſtime pour vous eſt encore au-deſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.



LETTRE TRENTE-SIX.

AU CHEVALIER DETERVILLE,

A Malthe.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monſieur, vous ignorez l'état dont les cruels ſoins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne penſois plus. S'il m'étoit reſté quelque ſentiment, ſans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le ſang glacé dans les veines, j'ai longtems ignoré ma propre exiſtence ; j'avois oublié juſ-

qu'à mon malheur. Ah, Dieux! pourquoi en me rappellant à la vie m'a-t-on rapellée à ce funeſte ſouvenir!

Il eſt parti! je ne le verrai plus! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit: tout eſt fini pour moi. Il prend une autre Epouſe, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne; eh bien, cruel Aza, puiſque le fantaſtique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imittes-tu auſſi l'art qui l'accompagne?

Heureuſe Françoiſe, on vous trahit; mais vous jouïſſez longtems d'une erreur qui feroit a préſent tout mon bien. On vous prépare au coup mortel qui me tue.

Funeſte

Funeſte ſincérité de ma nation, vous pouvez donc ceſſer d'être une vertu ? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occaſion le veut ?

Tu m'as vû à tes pieds, barbare Aza, tu les a vû baignés de mes larmes, & ta fuite....... Moment horrible ! pourquoi ton ſouvenir ne m'arrache-til pas la vie ?

Si mon corps n'eût ſuccombé ſous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foibleſſe . . . . . Il ne ſeroit pas partis ſeul. Je te ſuivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foibleſſe fatale

tale vous a éloigné de moi? Vous m'euſſiez ſecourue ; ce que n'a pû faire le déſordre de mon déſeſpoir, votre raiſon capable de perſuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza ſeroit encore ici. Mais, ô Dieux ! déja arrivé en Eſpagne au comble de ſes vœux. . . . . . Regrets inutiles, déſeſpoir infructueux, douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? fuiez une malheureuſe qui ne ſent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un ſupplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE

LETTRE TRENTE-SEPT.

RAſſurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fuſſent en ſureté' & que moins agitée, je ne puſſe calmer vos inquiétudes. Je vis ; le deſtin le veut, je me ſoumets à ſes loix.

Les ſoins dé votre aimablé ſœur m'ont rendu la ſanté, quelques retours de raiſon l'ont ſoutenue. La certitude que mon malheur eſt ſans remede a fait le reſte. Je ſais qu'Aza eſt arrivé en Eſpagne, que ſon crime eſt conſommé ; ma douleur n'eſt pas éteinte, mais

mais la cauſe n'eſt plus digne de mes regrets ; s'il en reſte dans mon cœur, ils ne ſont dus qu'aux peines que je vous ai cauſées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raiſon.

Hélas! à meſure qu'elle m'éclaire, je découvre ſon impuiſſance, que peut-elle ſur une ame déſolée? L'excès de la douleur nous rend la foibleſſe de notre premier âge. Ainſi que dans l'enfance, les objets ſeuls ont du pouvoir ſur nous ; il ſemble que la vue ſoit le ſeul de nos ſens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En ſortant de la longue & accablante

cablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier desir que m'inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prevoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir que le monde & l'amitié même, ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée ; le siege sur lequel il s'assit, la pla-

ce

ce où il m'anonça mon malheur ; où il me rendit mes Lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu se former ; tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la premiere vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect, où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des Livres, je lis d'abord

bord avec effort, insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité qui m'environne, & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je, les douceurs de la liberté se presentent quelquefois à mon imagination, je les écoute? environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter: de bonne foi avec moi-même je compte peu sur ma raison Je me prête à mes foiblesses, je ne combats celle de mon cœur, qu'en cedant à celles de mon ésprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violens.

Peut-être la fastueuse décence

de

de votre nation ne permet-elle pas à mon âge, l'indépendance & la ſolitude où je vis ? Du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le perſuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'aſſez fortes raiſons pour me convaincre de mon tort ; la véritable décence eſt dans mon cœur. Ce n'eſt point au ſimulacre de la vertu que je rends hommage, c'eſt à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui conſacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y regnera-t-elle ſans partage & ſans retour ?

LETTRE.

LETTRE TRENTE-HUIT
& derniere.

AU CHEVALIER DETERVILLE,

à Paris.

JE reçois presque en même-tems, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vaus m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville, aprés avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos Lettres, après

aprés m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont les plus opposés, qui m'offensent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles

les font mes réfolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'eft en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de novelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes fermens ; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ; mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même je ne ferai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; fes droits fur moi n'en font pas moins facrés : je puis guérir de ma paffion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié infpire de fentimens font à vous, vous ne la partagerez avec perfonne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y

ferai

ſerai fidelle; vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma ſincérité ; l'une & l'autre ſeront ſans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de ſentimens vifs & délicats tourneront au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai voir avec une égale franchiſe le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza ; le dèſir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penſer ; & mon éternelle reconnoiſſance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance ſait auſſi-bien que l'amour donner de la rapidité au tems. Il eſt mille moyens de rendre l'amitié intéreſſante & d'en chaſſer l'ennui.

Vous

Vous me donnerez quelque connoiſſance de vos ſciences & de vos arts ; vous goûterez le plaiſir de la ſupériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoiſſez pas. Vous ornerez mon eſprit de ce qui peut le rendre amuſant, vous jouïrez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréable les charmes naïfs de la ſimple amitié, & je me trouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline en nous partageant ſa tendreſſe répandra dans nos entretiens la gaieté qui pouroit y manquer : que nous reſtoreit-il à deſirer ?

Vous craignez en vain que la

ſolitude

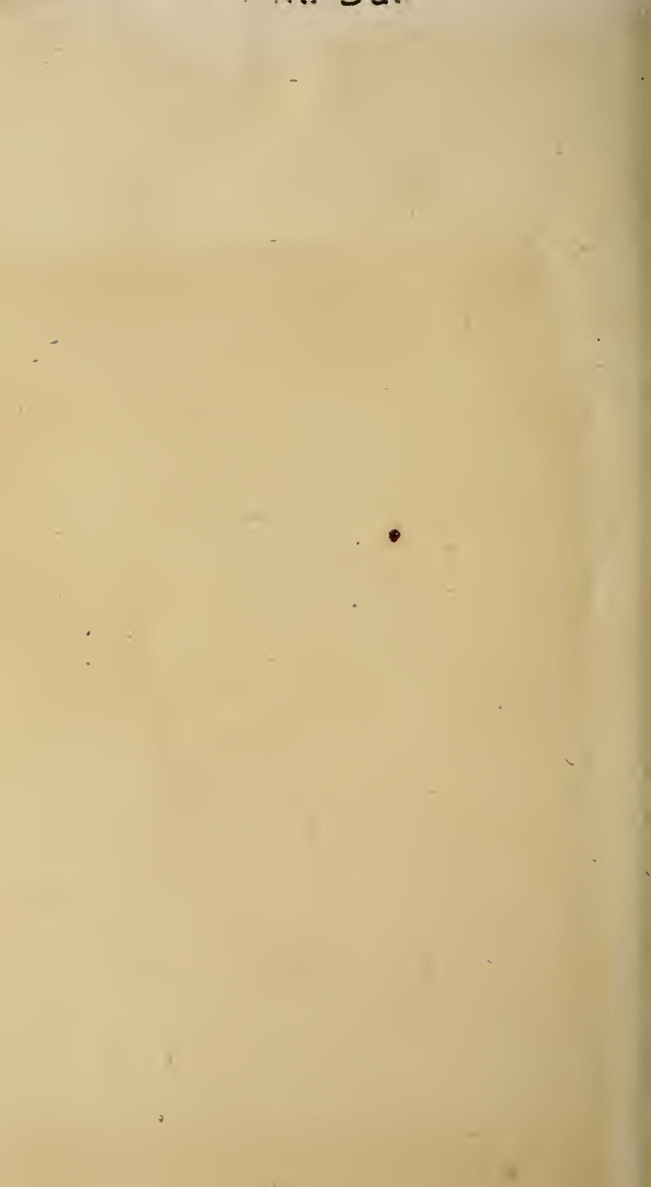
folitude n'altére ma fanté. Croyez moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereufe que par l'oifiveté. Toujours occupée, je faurai me faire des plaifirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend infipide.

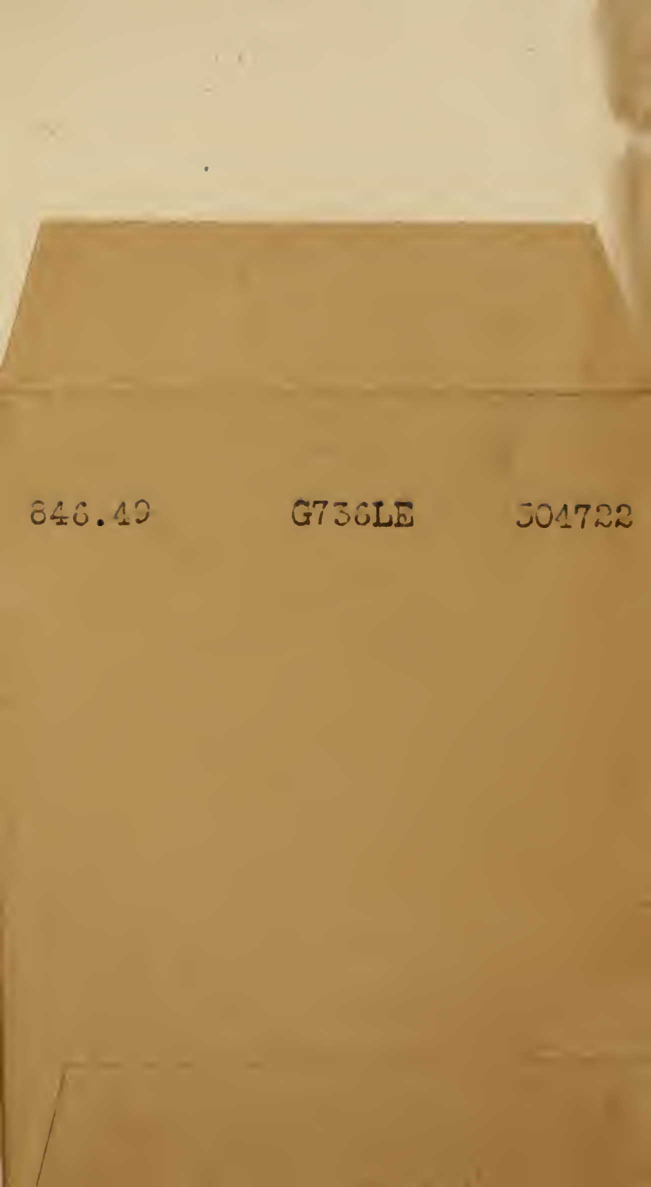
Sans approfondir les fecrets de la nature, le fimple examen de fes merveilles n'eft-il pas fuffifant pour varier & renouveller fans ceffe des occupations toujours agréables ? La vie fuffit-elle pour aquérir une connoiffance legere, mais intéreffante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiftence ?

Le plaifir d'être ; ce plaifir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette penfée fi douce,

douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis, je vis, j'exiſte*, pouroit ſeul rendre heureux, ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouïſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame, & les bienfaits de la nature. Renoncez aux ſentimens tumultueux deſtructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocents & durables, venez en jour avec moi, vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentimens tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.




846.49 G736LE 504722

